

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII.)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 288

Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

SOMMAIRE.

Turin. Quelques nouvelles importantes.

ASSOCIATION ET PRESSE.

Joseph de Nazareth.

NICE. — Patronage Saint-Pierre: La rente de charité. — Deux solennités de famille.

MARSEILLE. — Oratoire Saint-Léon: Le cinquantième anniversaire de la fondation des Œuvres de Don Bosco. Deux jours de solennités. Clôture de l'année jubilaire.

I. — A Saint-Joseph:

La messe pontificale. — L'office du soir. — Le discours de Mgr de Cabrières. — Le Te Deum. — Le déjeuner: Toast de M. le chanoine Guiol. — Toast de Don Albéra. — Réponse de Mgr de Cabrières.

II. — A l'Oratoire Saint-Léon:

La messe pour les bienfaiteurs: Allocution de M. Payan d'Angéry. — Bénédiction des nouveaux ateliers. — Le rapport de M. Guiol. — L'allocution de Monseigneur l'Évêque de Marseille.

III. Quelques témoignages.

ÉPILOGUE.

Les Œuvres de Don Bosco hors de France. — ESPAGNE.

Gérone: Le Patronage du dimanche. — Barcelone: La nouvelle église dédiée à la Vierge Auxiliatrice au faubourg de Sarrià. — ALSACE-LORRAINE. Basse-Alsace: Les impressions d'une Coopératrice après un voyage à Turin. — AUTRICHE. Goritz: Les Œuvres de Don Bosco sur le littoral autrichien de l'Adriatique.

A travers les relations de nos missionnaires. Glanes.

PATAGONIE MÉRIDIONALE: Visite de Mgr Cagliero et bénédiction de la nouvelle église à Puntarenas. —

TERRE DE FEU: Mgr Cagliero à l'île Dawson. — Les Feuiliens apôtres. — CHILI: Les Salésiens et l'Asile de la Patrie à Santiago. — Les ateliers de l'Asile de la Patrie. — PÉROU: Les Salésiens à l'Institut Sévilla de Lima. — ÉQUATEUR: Une poignée de bonnes nouvelles.

VARIÉTÉS. Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud. (Suite.)

Grâces de Marie Auxiliatrice.

BIBLIOGRAPHIE: Fleurs de la Croix, par Emmy Giehl (Tante Emmy). — Roseline.

Coopérateurs défunts.

TURIN

QUELQUES NOUVELLES IMPORTANTES

Départ de missionnaires.

Le 3 avril prochain, trente missionnaires recevront nos adieux dans l'église de Marie Auxiliatrice à Turin, avant de partir pour la Patagonie, où ils vont rejoindre leurs frères qui les ont précédés dans ces contrées lointaines. La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux; c'est que les populations à évangéliser sont éparses dans les vastes régions où l'apostolat va les conquérir à Jésus-Christ. Mais ce ne sont point là des obstacles qui puissent arrêter les fils de Don Bosco dans la voie où leur Père les a engagés. Des vaillants se présenteront toujours nombreux, qui répondront avec élan à l'appel de Don Rua; et les bénédictions passées nous disent éloquentement que la Providence ne cessera point de guider les apôtres suscités par la Madone de Don Bosco.

La charité de nos bienfaiteurs nous est venue largement en aide pour les dépenses considérables exigées par cette expédition; aussi sommes-nous heureux d'offrir à nos généreux amis nos vives actions de grâces.

Au cours de ces mois derniers, M^{re} Cagliero et deux autres missionnaires salésiens, D. Lasagna et D. Milanese, ont fait en Italie nombre de conférences sur l'œuvre des Missions salésiennes. Une foule de cœurs se sont émus; et nous avons reçu du linge,

des vêtements pour les Indiens, des ornements, des vases sacrés, des objets religieux. Plusieurs pharmaciens ont offert avec une véritable munificence des lots importants de remèdes et de spécialités, à répartir entre les pharmacies et hôpitaux salésiens du Vicariat et de la Préfecture confiés aux fils de Don Bosco. Ces exemples admirables parleront à d'autres âmes le langage de la charité qui ne compte pas ; et nous aurons très certainement la joie d'enregistrer bien d'autres aumônes de cette nature. Rappelons qu'on peut les adresser à M^{re} Cagliero, 9, rue des Romains, Marseille.

Le nouveau Vicariat apostolique confié aux Salésiens.

A tous les motifs que nous avons déjà de fêter le Jubilé épiscopal de Léon XIII, la gratitude vient d'en ajouter un autre.

Préoccupé d'étendre le règne de Jésus-Christ sur des terres que la sollicitude maternelle de l'Eglise n'avait pu encore atteindre assez efficacement, le Souverain Pontife a créé quatre Vicariats apostoliques dans la République de l'Equateur.

Dans sa bonté toute paternelle à l'égard des fils de Don Bosco, le Saint-Père a daigné jeter les yeux sur eux pour un de ces Vicariats, celui de *Mendez et Gualaquiza*. Cette décision du Souverain Pontife a été notifiée à notre vénéré Père Don Rua, qui a reçu en même temps le décret d'érection. Copie de ce décret a été envoyée aux évêques des diocèses limitrophes du nouveau Vicariat, ainsi qu'à l'ambassadeur de l'Equateur près le Saint-Siège. Le Vicaire apostolique sera revêtu de la dignité épiscopale.

Tombé au champ d'honneur.

Dans la nuit du 18 au 19 janvier, le télégramme suivant, expédié de Guayaquil (République de l'Equateur) nous apportait une bien douloureuse nouvelle :

SAVIO EST MORT.

CALCAGNO.

Don Ange Savio, parti de Turin le 6 décembre dernier, s'était embarqué le 9 à Saint-Nazaire pour l'Equateur, où il allait visiter les territoires des *Icaros* de Mendez et Gualaquiza, à l'effet de choisir l'emplacement de la première station de missionnaires dans le Vicariat que le Pape vient de confier aux Salésiens. Revenu l'an dernier de l'Amérique du Sud, après avoir parcouru avec un zèle tout apostolique les steppes désolées de la Patagonie et puis les forêts du Paraguay, il était prêt à affronter, pour le salut des âmes, les nouvelles et fructueuses fatigues d'une laborieuse exploration. Son expérience et sa robuste santé le désignaient pour cette mission de confiance. Le Seigneur en avait disposé autrement. Don Savio, atteint d'une pneumonie foudroyante compliquée d'un accès de fièvre pernicieuse, est tombé au champ d'honneur, entre Guayaquil et Riobamba, avant même d'avoir pu prendre position au poste avancé que l'obéissance venait d'assigner à son courage d'apôtre. Cette âme d'élite était un des premiers enfants recueillis par Don Bosco dans son Oratoire de Turin : aussi Don Savio avait-il exercé plusieurs des charges principales de la Société salésienne.

Nous recommandons aux prières de nos chers lecteurs ce vaillant ouvrier de salut ; son immolation et sa mort glorieuse sont le patrimoine spirituel de nos chers Coopérateurs, dont les aumônes encouragent ces dévouements et ne cessent de les multiplier. Nous donnerons, dans le *Bulletin*, tous les détails qui nous arrivent touchant ce coup douloureux. En attendant, nous voulons laisser à nos lecteurs une pensée de foi qui se présente d'ailleurs, comme naturellement, à toute âme chrétienne. Rien ne présage la consolation comme l'épreuve ; et dans le champ que le missionnaire va défricher au nom de l'Eglise, rien ne fait germer les âmes comme une vie d'apôtre enfouie dans le premier sillon ; c'est que rien ne promet une moisson abondante comme la mort du grain de froment jeté en terre (1). Depuis Notre-Seigneur, le tombeau parle toujours de résurrection. Les soldats romains qui veillaient près du sépulcre de Jésus-Christ croyaient garder un cadavre : ils allaient assister à la naissance de l'Eglise, semée dans le monde par la mort de son Fondateur.

Notre foi ne saurait donc nous tromper : le nouveau Vicariat de Mendez et Gualaquiza se couvrira d'une riche moisson d'âmes ; il sera surtout fertile en âmes salésiennes, parce que la première semence de ce champ confié à Don Bosco est une âme salésienne.

ASSOCIATION ET PRESSE

Il faut descendre courageusement dans l'arène... en opposant *presse à presse*, école à école, *association à association*, congrès à congrès, action à action. (*Lettre de N. T. S. Père le Pape Léon XIII au peuple italien. — 8 décembre 1892*).

I

CIRCULUS ET CALAMUS FECERUNT MI — *l'association et la plume ont fait de moi ce que je suis*. Ce mot célèbre de saint Augustin fut toujours, pour l'action catholique, une révélation providentielle : les besoins de notre époque ont rendu cette révélation plus lumineuse encore. Comme autrefois, elle revêt, de nos jours, une haute signification, parce qu'elle signale au monde catholique les moyens les plus efficaces pour la sainte lutte que l'heure présente nous oblige à soutenir. *Circulus et calamus* — association et presse, ce sont-là les moyens tout puissants que prône notre siècle, les deux premiers

(1) *Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet. Si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (Joan. XII, 24-25).

facteurs qui poussent les hommes et les peuples aux entreprises et leur en assurent le succès.

Les ennemis de l'Église sont loin d'ignorer cette vérité : aussi quelle activité fébrile ils déploient pour mettre l'association et la presse au service de leurs desseins criminels ! Et pouvons-nous dire que leurs efforts demeurent sans résultat ? Hélas !... Les fils des ténèbres ne négligent rien pour tourner ces deux armes contre les fils de la lumière, afin de les terrasser. Mais nous ne sommes pas des résignés. L'association et la presse ne sont pas des inconnues pour nous ; dans le camp catholique, ces deux armes redoutables sont maniées par des mains vaillantes et tous les jours plus nombreuses.

L'ennemi redouble d'énergie et d'audace : notre action n'en sera pas moins sûre ni moins courageuse. Notre amour pour l'Église et le désir que nous avons de son triomphe, voilà notre force ; d'ailleurs nous voulons dignement répondre au pressant appel du très sage Léon XIII et lutter pied à pied contre le mal, *en opposant association à association, presse à presse*.

La traduction modernisée du mot de saint Augustin, c'est le Pape lui-même qui nous la donne ; en notre XIX^e siècle, le *cercle* et la *plume* s'appellent association et presse.

Don Bosco, qui avait un sens si vrai des besoins de notre époque, recourut avec vigueur à ces deux instruments de lutte et de triomphe. Il ne recula devant aucun sacrifice pour susciter des associations et créer des imprimeries, deux œuvres dont il comprenait toute l'importance. Sous son regard d'apôtre naquirent comme par enchantement la Pieuse Société Salésienne, les Sœurs de Marie Auxiliatrice, les Coopérateurs salésiens, enfin l'insigne archiconfrérie de Marie Auxiliatrice. En même temps, l'Italie et d'autres pays, dans les deux mondes, voyaient surgir des imprimeries et des librairies dont l'action donna une impulsion extraordinaire à la diffusion de la bonne presse.

II

Quel est notre devoir ? Répondre aux besoins du temps où nous vivons et obéir à la voix du Pape en perpétuant et en étendant l'Œuvre de Don Bosco. Et pour ce qui concerne tout particulièrement l'objet de cet article, — les Coopé-

rateurs et l'apostolat salésien par la presse — nous devons redoubler de zèle et d'industrie afin que ces deux entreprises de salut prospèrent tous les jours davantage, et puissent étendre leur action bénie jusqu'aux pays les plus éloignés.

III

Où en sommes-nous ? Grâce à Dieu, nous avons déjà travaillé et nous continuons à agir vigoureusement pour développer ces deux œuvres. Nous constatons avec joie que l'armée charitable des Coopérateurs salésiens gagne merveilleusement en zèle, en activité et en force. Depuis l'année dernière, aux éditions *italienne, française et espagnole* du BULLETIN SALÉSIEEN, nous avons pu ajouter l'édition *anglaise*. Beaucoup de cités d'Italie ont vu se former des *Comités diocésains* promoteurs de nos Œuvres, lesquelles se sont déjà ressenties très heureusement du concours de ces bonnes volontés marchant avec intelligence vers le but commun.

Pendant ces mois derniers, Monseigneur Cagliero, D. Lasagna, Supérieur de nos Œuvres de l'Uruguay et du Brésil, enfin D. Milanese, missionnaire de la Patagonie, ont donné de nombreuses conférences couronnées de succès. D'autre part, le *Bulletin* a porté fidèlement à nos Coopérateurs le mot d'ordre salésien, que des circulaires spéciales ont d'ailleurs plusieurs fois précisé.

L'apostolat par la presse n'a pas été perdu de vue. En Italie, nos imprimeries existantes ont été mieux armées pour la lutte ; à l'étranger, grâce aux sacrifices des amis de Don Bosco, l'imprimerie de Marseille et celle de Quito (Équateur) ont pris position devant l'ennemi de tout bien.

IV

Nous ne pouvons pas en rester là. Il faut que nos chers Coopérateurs et nos bonnes Coopératrices nous aident à faire bien davantage. Que chacun ait à cœur de donner dans sa vie une place d'honneur aux pratiques indiquées par le Règlement ; si par hasard l'on avait égaré le diplôme qui le contient, nous serions heureux d'en expédier un autre exemplaire sans frais.

Autre devoir d'un véritable ami de Don Bosco : lire chaque mois le BULLETIN SALÉSIEEN. Se dispenser de cette lecture

serait se priver des trésors d'édification qui se dégagent des Œuvre multiples par la bonté divine confiées aux Salésiens, aux Filles de Marie Auxiliatrice et à leurs dévoués Coopérateurs; ce serait aussi renoncer à mille instructions d'une réelle opportunité, à mille inspirations fécondes en grâces de tout ordre.

Faisons-nous une joie d'introduire dans les rangs des Coopérateurs de nouveaux associés dont le zèle et l'activité, unis à la prière, l'action et l'aumône, constituent pour notre Société entière un secours puissant. Tâchons d'organiser des Conférences salésiennes publiques et privées; ne négligeons rien pour établir des Comités salésiens de Messieurs et de Dames, dans les diocèses où il n'en existe pas encore; multiplions les ingénieuses industries de la charité pour réunir des ressources en faveur des entreprises considérables dont la Providence nous a chargés.

L'apostolat par la presse doit aussi appeler notre attention et enflammer notre zèle. Les moyens ne manquent pas d'exercer l'apostolat dont il s'agit. Faire connaître les nombreux ouvrages édités par nous, et surtout ceux qui sont destinés aux écoles et au peuple; recommander ces ouvrages par de fréquents articles bibliographiques dans les bons journaux; mettre nos librairies en relation avec les collèges, séminaires, institutions diverses, écoles officielles ou privées, ce sont-là tout autant de moyens excellents de répondre aux désirs du Pape, en opposant presse à presse.

Notre vénéré Père Don Bosco, arrivé à la fin de sa vie, à bout de forces et presque moribond, rassemblait toute son énergie pour répéter son mot favori: Travail! travail! Qui ne sait d'ailleurs que sur l'étendard de Don Bosco flambaient ces deux paroles divines: *Prière et travail*? Fils de Don Bosco, imitons-le et adoptons sa devise.

Deux voies s'ouvrent devant nous, deux grands instruments de zèle nous sont offerts: l'association et la presse — *circulus et calamus*. Sachons faire notre devoir: la joie de voir nos efforts bénis sera notre première récompense.

JOSEPH DE NAZARETH (1)

L'UNION DE SAINT-JOSEPH AVEC JÉSUS-CHRIST

Aux yeux de la plupart des chrétiens, l'union avec Jésus-Christ paraît être une vocation spéciale à laquelle quelques-uns seulement sont appelés. Ils laissent cet honneur à ceux qui font profession d'une vie à part, toute consacrée à des œuvres de religion et de charité; et si quelques gens du monde pénètrent mieux dans le sens de l'Évangile et le laissent voir, on les considère comme cédant à une exaltation déraisonnable.

Mais d'abord, l'idée que nous nous faisons de l'union avec Jésus-Christ est-elle exacte?

L'union réside dans la conformité des volontés. Être uni à Jésus-Christ c'est vouloir ce qu'il veut. C'est simplement faire la volonté de son Père en accomplissant ses commandements. Il l'a expliqué de la façon la plus claire: « *Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour.* » (SAINT JEAN, XV, 10).

Cette parole est pour tous. Elle se retrouve nombre de fois dans l'Évangile. Elle est la règle générale. « *Celui qui fait la volonté de mon Père, est ma mère, mon frère et mes sœurs;* » c'est-à-dire: il m'est uni étroitement; nous sommes de la même famille.

De tout temps, il est vrai, il y a eu des êtres privilégiés qui ont été l'objet d'un appel personnel, ceux que l'on pourrait nommer les amis particuliers de Dieu. Joseph fut de ceux-là à raison de sa mission et de sa fidélité.

Il fut souverainement glorieux pour Joseph d'être uni au Verbe incarné, mais, comme nous venons de le voir, nous sommes appelés à la même intimité et l'Eucharistie achève les similitudes entre le patriarche et les chrétiens.

Ce que Jésus-Christ fut pour Joseph durant toute sa vie, il l'est pour nous dans la communion. La communion nous donne la possession intime de Jésus-Christ en dehors de tout le monde extérieur.

Nous le possédons chez nous, dans le for intérieur où personne n'a le droit d'entrer, si nous n'en ouvrons nous-mêmes la porte.

(1) Cet article, extrait de l'ouvrage publié sous ce titre par notre Librairie de Marseille (Voir notre *Bibliographie* du mois dernier), expliquera à nos lecteurs le succès que rencontre *Joseph de Nazareth*. Les premiers mille sont allés aux souscripteurs. Mais le mois de mars passé, nous doutons qu'il reste un exemplaire de l'importante édition mise en vente voilà trois semaines. (Parcourir la *Table des matières*, donnée par la couverture du présent numéro.)



Il est à nous, et nous sommes à lui. Nous pouvons nous communiquer les plus pénétrantes choses sans que personne en ait connaissance.

Ce qui pour nous est temporaire et passager fut permanent pour Joseph. Pendant plusieurs années il eut Jésus chez lui, à lui, dans le foyer intime où l'œil de l'étranger n'a rien à voir. Il put échanger avec lui les mots qui dans la simplicité du langage usuel trahissent la communauté de vue, la confiance absolue, le dévouement le plus affectueux, la tendresse la plus profonde quoique masqués sous les apparences viriles.

Ce serait à tort, je crois, que nous nous représenterions, ainsi que le font certains livres de piété un peu frivoles par la forme, les rapports de Jésus et de Joseph comme ceux d'une tendresse expansive et toute de caresses.

En ne considérant que ces années où l'homme enfant est tout sourire et tendresse, il est évident que l'on rencontre le doux spectacle du père nourricier portant dans ses bras le beau fils de Marie doué de toutes les grâces de son âge, et échangeant avec lui ces jeux et ces caresses sans pareilles dans la vie, qui feront toujours d'un petit enfant l'être le plus séduisant et le plus aimable.

On peut s'empêcher d'aimer et d'admirer ce groupe de l'homme fort portant l'enfant faible; de l'homme qui sait, jouant avec l'enfant qui ignore; de l'homme dont le cœur est souvent appesanti s'oublant avec l'heureuse insouciance de celui qui arrive. L'un et l'autre concentrent les extrêmes dans un baiser, le plus pur qui fut jamais.

Mais cette heure ravissante ne dure pas. Pas plus que l'instant rapide où l'Hostie sainte demeure en nous; apportant la présence, quelquefois sensible et glorieuse, de Celui qui se donne à nous. Cette lumière subite, cet isolement divin sont passagers, ils sont rares; d'ordinaire, il s'écoule un long espace de temps avant qu'ils reviennent.

De même dans la vie de famille, la tendresse est plus profonde qu'expansive, plus forte qu'apparente. On s'aime presque sans se le dire, on se le dit par des actes. Et ces actes ne sont pas des occasions difficiles à rencontrer, que l'on cherche pour affirmer sa reconnaissance ou son affection à un ami; ces actes sont ceux de chaque jour, faits sans intention marquée. Mais tous, ils sont animés d'une vie et d'une vertu spéciales. Ils procèdent de l'esprit de famille. Ils ont la vertu de l'union. Dans la famille où l'on s'aime, l'on travaille les uns pour les autres, on reçoit l'impulsion les uns des autres. On se procure du bonheur les uns aux autres par cela seul que l'on est frère et que le lien secret qui vous unit transmet le bonheur d'une communauté de vues, d'une communauté d'intérêts.

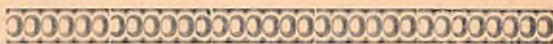
Il est donc de toute vraisemblance, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, que lorsque Jésus eut atteint l'adolescence, des rapports plus contenus s'établirent entre lui et Joseph, ainsi qu'il est d'usage entre un fils et un père; la familiarité enjouée disparaît un peu chaque année et fait place à une affection aussi forte, mais moins apparente.

N'est-ce pas notre histoire à tous? — A mesure que nous grandissons dans la vie, le sérieux s'impose. Le côté tendre de nos affections se raffermir vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis de ceux que nous avons aimés; ce qui n'est pas fort et solide est impuissant à subsister.

Si Joseph ne reçut jamais les espèces sacramentelles, il reçut chez lui la substance même du Verbe à découvert, et il connut auprès de lui toutes les délices d'un amour sans troubles et sans déclin, d'un amour tendre, mais fort.

Jésus dans la communion nous apporte sa propre force. Il se fait sentir plus ou moins, mais, indépendamment de ces sensations passagères, il demeure. C'est en demeurant avec nous, *chez nous*, et en nous faisant vivre de sa vie, qu'il nous transfigure, qu'il nous apprend à vivre cachés en Dieu avec lui. — Ce travail se fait lentement à travers les luttes et les douleurs de la vie. L'âme bien souvent n'a que des actes pour parler à l'hôte invisible. Les élans et les tendresses s'épuisent dans les fatigues de la route; les grandes douleurs écrasent, et le visage austère de l'homme qui vieillit ne sait presque plus sourire; mais il sait toujours aimer. Il veut ce que veut son Maître. — Il le suit.

C'est en ce sens que la vie de Joseph avec Jésus fut une communion véritable. Communion d'existence. Communion de travail. Communion de peines et de joies. (1).



NICE

PATRONAGE SAINT-PIERRE

La vente de charité. — Deux solennités de famille.

L'année dernière, le *Bulletin* de mai a raconté tout au long les gestes de la charité dans notre Oratoire de Nice. Comme tous les actes de naissance, cette relation ne manquait pas d'une certaine solennité. Rédigée avec quelque luxe de détails, elle avait revêtu une forme en harmonie avec la nature un peu exceptionnelle des faits à narrer; par suite, elle avait reçu dans nos colonnes

(1) *Joseph de Nazareth*, ch. xx, passim.

une large hospitalité, que nous aurions eu d'ailleurs mauvaise grâce à lui mesurer.

Cette année-ci, vers la fin de janvier, les *gestes* dont il s'agit se sont renouvelées à Nice. Le cadre de dévouement et de généreuse initiative est resté le même; nos excellents bienfaiteurs, représentés par les deux Comités de Messieurs et de Dames, ont payé de leur personne, de leur bourse et de leur temps, pour ressusciter aussi heureusement que possible, au bénéfice de leurs petits protégés du Patronage, l'attrayante organisation dont le succès est proclamé avec éloquence par le chiffre de la recette.

Le succès n'a pas fait faux bond. Il est venu récompenser les efforts des amis de Don Bosco; et nous éprouvons une véritable joie à le dire ici.

I. — La vente de charité.

La période de *préparation* a utilisé toutes les activités. Le but, on le devine, est toujours le même: alimenter les deux cents bouches du Patronage; et l'hiver, tout clément qu'il soit à Nice, aiguise toujours les dents... Les moyens sont mis à l'étude avec la plus grande conscience. Entre temps, Don Cartier jette l'étincelle dans les âmes, matière particulièrement inflammable quand il est question de Don Bosco; et ce n'est pas à Nice qu'il est aimé avec moins d'ardeur.

Les Dames ont des audaces qui rentrent dans leur rôle. C'est par milliers qu'elles placent des billets; plutôt à Dieu que chaque billet représentât un franc!... Le Patronage voguerait à pleines voiles, tandis que... Mais disons bien vite que les lots abondent et qu'ils sont fort beaux. Nos vaillantes quêteuses ont couru tous les magasins; et presque partout, elles ont fait des *prises* importantes.

C'est qu'il fallait penser aux quatre départements dont nous avons parlé l'an dernier: *Librairie, Buffet, Tombola* et *Bazar*. On conçoit que la charge de *présète*, dans chacun de ces départements, ne constitue pas précisément une sinécure; mais ces Dames sont secondées par de jeunes auxiliaires qui ne marchandent point leur concours.

Dès le premier jour de fête — le 19 janvier — l'affluence est considérable, les visiteurs, des plus distingués, et la sympathie tout à fait évidente. Aussi les bourses s'ouvrent généreusement, en même temps que les cœurs s'épanouissent; et les Dames présidant aux divers comptoirs bénissent Dieu de ce double mouvement, par Lui suscité chez les amis de Don Bosco.

Le lendemain, 20 janvier, recrudescence d'animation. Vendeurs et acheteurs déploient un entrain de si belle venue que la recette double. Nous voudrions pouvoir remercier comme ils le méritent tous nos amis: ceux qui nous ont procuré les dons, ceux qui les ont offerts et ceux qui les ont achetés; mais comme nos enfants savent associer à leur reconnaissance la Vierge de Don Bosco, nous sommes sûrs que l'aumône de nos bienfaiteurs, accompagnée par notre prière jus-

qu'au cœur de Dieu, leur vaudra de précieuses bénédictions.

Deux matinées récréatives, artistiques, littéraires et musicales, ont été données aux visiteurs par nos bienfaiteurs eux-mêmes, qui ont pris l'initiative de ces délasséments et en ont fait tous les frais, à la complète satisfaction des assistants.

II. — Les deux solennités de famille.

Le dimanche 21 janvier, saint François de Sales a eu son triomphe dans la maison de ceux qui l'aiment, pour lui d'abord, ensuite pour D. Bosco, son heureux imitateur, et enfin un peu par intérêt, à la fois naturel et surnaturel.

La très modeste chapelle était décorée avec toute la splendeur qu'elle peut porter... Hélas! ce n'est pas beaucoup dire. Pauvre chapelle! Et comme elle se connaît bien!... On devine, rien qu'à la voir, avec quelle joie elle s'effacerait pour céder la place à quelque chose de mieux. De tout ce qui manque au Patronage de Nice, c'est bien la chapelle qui manque le plus; une âme assoiffée de bonnes œuvres devrait se charger de celle-là. Quand le Seigneur sera bien logé, tout son petit monde attendra plus patiemment le reste des largesses souhaitées.

Un chanoine de Saint-Pierre, prélat de Sa Sainteté, bien cher à Pie IX, auprès de qui il a vécu longtemps, Mgr. di Negrotto, l'hôte si aimable et si aimé des fils de Don Bosco à Nice, a présidé les offices avec la piété digne qui est son apostolat de tous les instants; notre affectueuse gratitude ne pouvait point passer sous silence cette nouvelle bonté de l'excellent prélat.

Le prédicateur a démontré que saint François de Sales a été la *lumière du monde* par ses œuvres et sa doctrine; l'*apôtre de la vérité catholique* par la parole et la charité. L'application au jeune auditoire portera sûrement des fruits du ciel.

Dans la soirée, une cérémonie tout intime achève de donner à la journée son caractère salésien. Il s'agit de placer dans l'étude un tableau offert à la Tombola. Un trait touchant de la vie de Don Bosco en a fourni le sujet, que le pinceau d'une bonne Coopératrice a traité avec amour: *Don Bosco recevant son premier élève dans la sacristie de Saint-François d'Assise à Turin*. Don Bosco est assis, Garelli — le pauvre abandonné — à genoux. Les traits de l'enfant reflètent l'émotion dont la parole sacerdotale a rempli son cœur. Étonné, heureux déjà, il se laisse guider la main droite pour tracer le signe de la croix. Au fond, la Vierge Auxiliatrice, derrière un crucifix.

La lecture de quelques compositions précède une allocution de D. Cartier, qui indique la *piété* et le *travail* comme les deux signes auxquels on devra toujours reconnaître les vrais fils de Don Bosco.

D. Marenco, Supérieur des Filles de Marie Auxiliatrice, expose ensuite les leçons du tableau. La première est comme une promesse de perpétuité pour les Salésiens, puisqu'il y aura toujours des enfants aussi pauvres et aussi abandonnés que Ga-

relli; et les Salésiens seront toujours heureux et saintement fiers d'instruire les *Garelli* de l'avenir, sous l'égide maternelle de la Vierge Auxiliatrice, qui a suscité Don Bosco, l'a inspiré, guidé, et qui le fait revivre en ses fils, par Elle assistés et soutenus comme le fut leur Père bien-aimé. La seconde leçon a une portée plus catholique encore. Don Bosco, prêtre, se faisant l'apôtre de *Garelli* pour lui donner la vie surnaturelle, représente l'Eglise distribuant Dieu aux fidèles par le moyen des sacrements. Les deux enseignements de ce tableau seront une grâce permanente pour nos petits écoliers de Nice; cette grâce descendra dans leur cœur, où elle produira des fruits de bonne volonté généreuse; et ce résultat sera la première récompense de l'artiste, que nous remercions encore une fois, en lui promettant, au nom de la Vierge de Don Bosco, le salaire divin dont le Seigneur ne frustre jamais ceux qui travaillent pour son amour.

La moisson d'aumônes que vient de récolter l'Œuvre de Don Bosco à Nice est loin de constituer une provision. La belle saison arrive, qui chassera du littoral méditerranéen les nombreux étrangers dont les pieuses largesses viennent tous les ans vivifier les entreprises de la charité. Nous prions nos bienfaiteurs *sédentaires* de prendre tout particulièrement à cœur leur rôle providentiel. Si les hivernants de l'an prochain trouvaient par hasard en bonne voie la chapelle qui manque, ils n'oseraient point partir en la laissant inachevée... Et nous pensons qu'ils donneraient même de quoi pourvoir à pas mal de réelles et pressantes nécessités du Patronage Saint-Pierre. *Amen.*



MARSEILLE



ORATOIRE SAINT-LÉON

Le cinquantième anniversaire
de la fondation des Œuvres de Don Bosco

Deux jours de solennités. — Clôture de
l'année jubilaire.

Plusieurs fois déjà, nous avons parlé longuement à nos lecteurs des fêtes imposantes célébrées dans nos divers Oratoires pour solenniser le cinquantième anniversaire de la fondation des Œuvres de Don Bosco. Ces fêtes, dont Turin a donné le signal, ont successivement réjouï cha-

cune de nos Maisons et fait naître dans chacune des âmes marquées à quelque titre de la grâce salésienne, un besoin d'ardentes et filiales actions de grâces. Ceux qui ont eu le bonheur d'aimer Don Bosco de plus près, les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice, devaient goûter les premiers et sentir plus profondément les joies du glorieux anniversaire; les milliers d'enfants que les Oratoires d'Europe et d'Amérique forment pour Dieu, pour l'Eglise et pour la patrie, d'abord à la vie chrétienne et puis au labeur sanctifié ou à l'apostolat, tenaient à ne point perdre une parcelle des bénédictions promises aux cœurs reconnaissants; et les mandataires de la Providence à l'égard des entreprises salésiennes, nos chers Coopérateurs et nos dévouées Coopératrices, n'avaient-ils pas, à leur tour, le droit de jeter un regard joyeux sur les trésors de mérites par eux amassés au cours d'un demi-siècle, où d'ailleurs, dès ici-bas, Dieu a toujours récompensé d'une grâce la charité de nos bienfaiteurs?

Toutes ces âmes ont compris et fêté la date bénie dont nous parlons.

Nos Œuvres de France se sont associées avec bonheur aux solennités familiales de Turin; mais l'Oratoire Saint-Léon, à Marseille, siège du Supérieur de toutes les Maisons de France, se devait d'y prendre une part tout spéciale. Un souvenir bien doux et qui restera sa gloire, lui faisait un devoir étroit d'entourer de tout l'éclat possible les pieuses manifestations par lesquelles Saint-Léon allait clore l'année du Jubilé salésien: de toutes nos Maisons de France, celle de Marseille a eu Don Bosco plus souvent et l'a possédé plus longtemps.

Nos lecteurs nous en voudraient

de ne point accorder dans nos colonnes au compte rendu de ces magnifiques démonstrations, la place qu'elles ont eue au cœur de nos amis et qu'elles garderont dans leur souvenir. Notre tâche sera facile, et nos Coopérateurs n'en seront que mieux servis. Une gracieuse brochure, écrite « avec amour » par un témoin qui est aussi « un vieil ami de l'Œuvre (1) » passera sous les yeux de ceux qui nous lisent. Il va de soi que nous avons dû condenser plus d'un développement et glisser sur quelques pages d'un intérêt tout local. La richesse qui sied à une brochure s'appellerait prodigalité dans une publication où des nouvelles de plus en plus nombreuses se donnent rendez-vous chaque mois, sans toujours s'y rencontrer toutes fidèlement, hélas ! Cette brochure portera d'ailleurs à nos amis de la région le récit complet qu'ils attendent si légitimement : pour les autres, nous avons tâché de nous conformer aux lois de la perspective. Mais il est une impression dont aucun de nos lecteurs ne sera exempt : nous voulons parler de leur gratitude, après la nôtre, pour « le narrateur-prêtre » dont le labeur nous a dispensé de celui qui nous nous incombait. Tirer parti d'une chose excellente n'est pas chose facile : nous allons nous y essayer « avec amour » ; nous ne voyons guère d'autre moyen de ne point trop défigurer l'œuvre harmonieux de notre très distingué confrère de l'*Écho*. Avant de lui donner la parole, il nous plaît de transcrire ici, mais sans le trop modeste « peut-être » qui la dépare, une phrase du « narrateur-prêtre » dans la préface de la brochure : « Ceux qui en ont pris leur part (de ces belles solennités) reliront ces

pages avec plaisir, ceux qui n'ont pu y participer les liront avec intérêt. »

Le *Bulletin* est heureux de contribuer à l'accomplissement de cette prophétie.

I

A SAINT-JOSEPH.

La messe pontificale.

Dès que le projet de célébrer ce Jubilé fut soumis à Monseigneur l'Évêque, Sa Grandeur voulut bien promettre de présider ces fêtes et annoncer qu'il y aurait office pontifical.

Prié de prêter à ces solennités le précieux concours de son éloquence, Monseigneur de Cabrières, évêque de Montpellier, répondit à cette demande avec cette extrême obligeance qui ne connaît point d'obstacle.

Notre vénéré Métropolitain, Monseigneur l'Évêque de Fréjus et Toulon, et Monseigneur l'Évêque de Nice, les trois Prélat de la province qui ont accueilli dans leur diocèse les fils de Don Bosco, daignèrent promettre, de leur côté, l'honneur de leur présence. Mais l'élégante chapelle de l'Oratoire Saint-Léon est trop étroite pour que l'on pût songer à y célébrer les offices pontificaux. C'eût été d'ailleurs priver un trop grand nombre de catholiques de prendre part à ce joyeux anniversaire, et surtout d'entendre l'éminent orateur qui devait élever la louange à la hauteur du héros de la fête.

Don Albéra, supérieur de l'Oratoire, nommé depuis Assistant du Supérieur Général, n'hésita pas un moment. Il vint auprès de Monsieur Guiol, celui qui fut, de concert avec M^{sr} Place, l'initiateur et le promoteur de l'établissement des Salésiens en notre ville, et qui depuis n'a cessé de continuer à l'Œuvre sa puissante sollicitude.

C'est donc à Saint-Joseph que les fêtes ont été célébrées.

La vaste église a été décorée richement, mais avec goût et sans surcharge. Dans le chœur, à la voûte, comme planant au-dessus de l'autel-majeur, les armes de la Congrégation, puis le chiffre de Notre-Dame Auxiliatrice ; sur les pilastres, comme faisant partie de la décoration murale, les armes des évêques de Montpellier, de Nice, de Fréjus et Toulon, et celle du Révérendissime Père Abbé de Sainte-Marie-Madeleine. Les armoiries de Monseigneur l'Évêque de Marseille sont brodées sur les draperies du trône épiscopal.

Dans la nef, sur de riches cartouches à

(1) M. l'abbé T. Briegne, vicaire à Saint-Joseph et directeur de l'*Écho de N.-D. de la Garde*.

couronnes de lauriers d'or, apposés contre les colonnes, les noms des principales fondations salésiennes dans les deux mondes.

Le chiffre de Don Bosco et les armes de son Institut; sur les oriflammes de la voûte et des arcs, les armes des Papes Pie IX et Léon XIII, des deux évêques de Marseille, M^{sr} Place et M^{sr} Robert; le chiffre de Notre-Dame Auxiliatrice, celui de la paroisse et divers emblèmes religieux.

En face du trône de Monseigneur, sur une estrade, trois prie-Dieu drapés pour les évêques, qui ont à leurs côtés l'Assistant Don Albéra et le nouveau supérieur de l'Oratoire, Don Bologne. Le fauteuil de Monseigneur Ricard, à l'ambon du côté de l'épître. Les membres de l'administration diocésaine et les vicaires généraux des prélats assistants occupent des places réservées devant la table de communion: les chanoines, les dignitaires du clergé régulier et les autres membres du clergé occupent les stalles et les banquettes du sanctuaire.

L'autel-majeur, étincelant de lumières, est orné seulement de candélabres et de tiges de lys en bronze doré se détachant sur un fond de verdure naturelle disposé au pied du rétable.

Les trois nefs de l'église sont combles.

Quand, après l'entrée solennelle, faite au son des grandes orgues, chacun eut pris sa place respective, l'église présentait un de ces spectacles à la fois grandioses, brillants et ordonnés que l'on trouve seulement dans les églises catholiques aux jours des grandes solennités religieuses, et qu'il est impossible d'imiter ailleurs.

Monseigneur Balaïn, évêque de Nice, officie pontificalement au trône, assisté par M. Blancard, vicaire général, prévôt du Chapitre; les fonctions de diacre et de sous-diacre sont remplies par un membre du clergé de Saint-Joseph et par un Salésien.

Le lutrin est au complet; avec MM. Fournier et Lapierre, près de vingt voix d'hommes. La maîtrise paroissiale, composée des enfants de Don Bosco, ne comprend pas moins de quarante petits chanteurs pour lesquels le plain-chant et la musique sont choses familières. Avec de tels éléments, l'exécution de la messe devait être irréprochable et aussi digne que possible du Dieu qu'il s'agit de louer et d'honorer. L'effet produit a été des plus saisissants, bien que l'on n'ait fait aucune brèche aux prescriptions de l'art religieux.

L'orgue d'accompagnement est tenu par Don Grosso.

La messe *Terribilis*, de la Dédicace des églises, a été interprétée selon la méthode de Dom Pothier, et l'on a chanté l'*Introït*, le *Graduel*, l'*Alleluia*, l'*Offertoire* et la *Communion*. Mais rien n'égale le charme suave et pénétrant de ce concert angélique qui est

l'*Alleluia*, chanté presque en entier par les seules voix d'enfants.

Pour l'ordinaire de la messe, l'habile maître de chapelle avait choisi la belle messe *Eterna Christi munera* à 4 voix, de Palestrina, avec l'*Agnus Dei* à 5 voix.

À l'offertoire, Don Albéra et Don Bologne ont tenu à quêter eux-mêmes et à parcourir les rang de l'assemblée comme l'avait fait plusieurs fois Don Bosco dans cette même église de Saint-Joseph. Les fidèles leur ont bien montré qu'ils n'étaient pas venus attirés seulement par le désir de voir une magnifique fonction sacrée, mais surtout pour montrer leur sympathie envers leur œuvre si belle.

L'office du soir. — Le discours de Monseigneur de Cabrières. — Le « Te Deum. »

La présence de tous les prélats, l'empressement de la foule qui avait envahi jusqu'aux coins les plus obscurs des chapelles latérales et aux marches de tous les autels, et surtout sa participation aux chants sacrés, ont donné à la cérémonie du soir un caractère de religieuse grandeur qu'il est impossible d'oublier.

Monseigneur de Marseille, en cappa d'hermine, préside l'assemblée, ayant à ses côtés Monseigneur de Cabrières et Monseigneur Balaïn, en mosette.

Le Révérendissime Père Abbé et M^{sr} Ricard, représentant Monseigneur l'Archevêque d'Aix (1), occupent leurs places respectives.

C'est Monseigneur Mignot, évêque de Fréjus, qui officie pontificalement.

Les premières vêpres de la Présentation sont chantées en faux-bourdon avec les *Gloria Patri* à 5 voix de l'abbé Couturier, professeur au Grand Séminaire de Langres. Dès le premier psaume, les enfants de l'Oratoire, placés les uns dans les chœurs des nefs latérales, les autres à la tribune du grand orgue, commencèrent, de concert avec le clergé, à répondre à la maîtrise, et ils ne tardèrent pas à entraîner la foule qui remplissait l'église. Rien d'émouvant comme cet unisson puissant et grandiose qui est la plus belle expression de la prière publique.

L'*Ave Maris Stella* à 4 voix était celui de M. Simon, qui l'avait composé pour l'abbaye de Frigolet.

Mais voilà que Monseigneur de Cabrières est en chaire. Nous n'avons pas à analyser, encore moins à louer ce discours magistral: on va le lire. Mais nous devons rappeler ici que l'auguste orateur a parlé pendant une heure entière, et que jusqu'à la fin il a tenu sous le charme de sa parole cet immense auditoire dont l'attention ne s'est pas laissé distraire un seul instant.

(1) Monseigneur l'Archevêque, sortant à peine d'une grave maladie, a bien voulu exprimer ses regrets d'avoir dû obéir aux trop prudents conseils de ses excellents médecins.

Discours de M^r de Cabrières (1).

Venit enim Filius Hominis quaerere et saluum facere quod perierat.

Le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri

(S. LUC. XIX, 10).

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

Les paroles que je viens de citer répondent parfaitement, il me semble, à la pensée de tous ceux qui sont venus honorer le cinquantième anniversaire des Œuvres de Don Bosco. En effet, si superficiellement que vous ayez étudié sa vie, vous aurez vu qu'il a été un grand sauveur d'âmes, et que sa vie entière a été remplie par ce double but : chercher les âmes, et les chercher pour les sauver.

Je voudrais, mes Frères, je voudrais qu'à ma place, il y eût, dans cette chaire, un des évêques qui ont étudié sur leur propre sol, dans leur propre diocèse, les œuvres des Salésiens. Ce bonheur, je ne l'ai pas encore et je l'espère. Mais il m'a semblé que pour répondre à l'appel de la famille de Don Bosco, à la fraternelle et pressante invitation de votre évêque, pour honorer, comme je le voudrais, la présence de Nosseigneurs de Fréjus et de Nice, je n'avais qu'à m'inspirer des paroles de l'un des évêques qui connaissent, depuis longtemps, les fils et les œuvres de Don Bosco ; et voilà pourquoi, m'inspirant de la lettre si flatteuse que Monseigneur Balain a placée en tête de la *Vie* du pieux Fondateur de cet admirable Institut, je remarque les qualités que ce juge expérimenté de la vertu, de la sagesse et de la sainteté, attribuée à l'existence entière de l'admirable bienfaiteur des enfants abandonnés.

Monseigneur de Nice déclare que la vie de Don Bosco a été une *vie grande et belle*, une *vie féconde*, une *vie sainte*, et enfin, une *vie merveilleuse*.

Je vais tâcher de remplir cette tâche ; puisse-je le faire de manière à toucher vos âmes, à leur inspirer encore plus de zèle pour les œuvres des Salésiens, à rendre hommage à la grâce de Dieu, à répondre enfin à l'appel qui m'a été fait, pour que j'essaie de louer un homme si digne de vénération.

I

La vie de Don Bosco est *grande et belle*. Il n'est guère possible, mes Frères, de définir la grandeur ; mais si nous essayons de comprendre ensemble la notion que nous nous faisons d'une grande vie, nous y voyons, tout d'abord, tout ce que suggère le dévouement : sortir de soi, ne pas s'absorber en soi, s'occuper des autres, songer à leurs misères, à leurs douleurs pour les soulager.

(1) Nous regrettons de ne pouvoir donner le texte de ce discours. Ce que l'on va lire est un résumé fait d'après les notes prises par un ami de l'Œuvre salésienne.

N'est-ce pas la première idée qui frappe lorsque l'on veut penser à une grande vie ?

Il y a, certes, bien des manières d'honorer sa propre vie ! Tout homme prévoyant, honnête, occupé des intérêts de sa famille, fidèle à l'honneur et à la probité, remplit ses jours d'une façon conforme à la dignité de la raison et à la volonté de Dieu ; tout homme qui agit ainsi peut dire, en mettant la main sur son cœur, qu'il est fidèle à la grandeur et à la noblesse de son âme. Mais vous conviendrez avec moi qu'il y a quelque chose de plus grand encore, c'est de ne pas songer à ses intérêts, à sa fortune, à son avancement, de ne pas songer à créer ici-bas une place honorée et commode, et n'avoir en vue que le bien d'autrui : c'est là la grandeur, la véritable grandeur. A la grandeur matérielle, vient s'ajouter la grandeur morale qui s'appelle le dévouement.

Le dévouement s'applique toujours à une faiblesse, car on se dévoue, mais non pas à Dieu, non pas à ceux qui sont riches, à ceux qui sont puissants, à ceux qui n'ont pas besoin de nous ; on se dévoue, mais non pas à ceux auxquels le bonheur de la terre sourit, à ceux qui n'ont que faire de notre dévouement, on se dévoue à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à qui ne peut se défendre soi-même. Voilà la grandeur.

Vous avez lu, comme moi, ce récit tiré de l'histoire de l'antiquité. Il nous représente Andromède attachée à un rocher, un dragon surgit autour d'elle, elle est condamnée à disparaître de ce monde, dévorée par ce monstre hideux. Mais un jeune guerrier s'élance, brise ses liens, et repoussant le monstre en arrière pour protéger la jeune femme, le perce de son glaive.

C'était un symbole, une image, mais incomplète, qui témoigne de la grandeur naturelle de l'âme humaine.

Il y a eu, au moyen-âge, une institution aujourd'hui démodée, vieillie, mais qui a laissé, à travers les siècles, des traces ineffaçables, c'est la Chevalerie. Or, qu'était-ce que la Chevalerie, sinon le dévouement à la faiblesse naturelle de la femme ? Il n'y a que le dévouement qui puisse inspirer ces sentiments chevaleresques. Et aujourd'hui encore, les magistrats qui entrent dans la carrière jurent d'être les défenseurs de la veuve et de l'orphelin, c'est-à-dire des deux grandes faiblesses de ce monde ; ils ont leur Chevalerie destinée à les protéger.

Il y a quelque chose de plus grand encore que cette Chevalerie même, c'est la Chevalerie du pauvre, c'est le dévouement volontaire à la pauvreté, à la misère, et si ce dévouement s'adresse non pas à la misère matérielle, mais à la misère morale, si ce dévouement est constant, s'il est persévérant, on a atteint le sommet de la grandeur morale.

Pourquoi, mes Frères, malgré les préjugés d'éducation et de croyance, partout où se montrent les Filles de Saint-Vincent de Paul, s'incline-t-on si profondément devant elles ? C'est parce qu'elles représentent l'armée volontaire du dévouement, du

dévoûment jusqu'à la mort, du dévoûment qui ne se rend qu'avec la vie.

Eh bien, faut-il vous montrer l'œuvre de Don Bosco, faut-il vous la montrer dans son ensemble ? Tout jeune encore, il rassemble les enfants, le dimanche, devant les portes de l'église, il les groupe autour de lui, il les forme à des représentations, et il se fait un plaisir de les encourager en applaudissant leur jeune talent. Plus tard, devenu prêtre, il cherche sa voie, et aussitôt qu'il sait à quoi Dieu le destine, il forme la paroisse des enfants abandonnés, et cela non pas pour un jour, pour une année, mais depuis l'âge de vingt-deux ans jusqu'à soixante-douze, jamais il n'abandonnera cette œuvre. Voilà, mes Frères, voilà la grandeur.

Je dis que cette grandeur est en même temps la beauté, et c'est le cas de vous rappeler ces mots du poète : « Le beau, c'est la splendeur du vrai. »

Lorsqu'un homme se dévoue ainsi d'une façon désintéressée, et s'oublie lui-même comme l'a fait Don Bosco qui a vu passer dans ses mains une si grande multitude d'enfants, tout cela est beau évidemment. Pourquoi ? Parce que c'est un hommage à ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, non pas la vérité purement naturelle et physique, mais la vérité chrétienne. Il y a en elle le sentiment profond que les hommes ont besoin de Dieu, besoin de le connaître, de l'aimer, de le servir ; et se dévouer pour leur donner ce bien suprême de la vérité, pour lequel ils sont créés, voilà la grandeur.

Telle fut la vie de Don Bosco.

Quoi de plus grand et de plus beau qu'une existence ainsi consacrée toute entière au service des enfants, afin que ces enfants deviennent plus tard des citoyens utiles et généreux !

Remarquez que non seulement il y a dans le dévoûment persévérant et constant de Don Bosco, cette grandeur, mais aussi la beauté résultant de toutes les conséquences de son dévoûment. Il gardera ces âmes, il les protégera, et, en les gardant ainsi, il protège et leur conserve leur beauté.

Rien n'est beau comme l'âme d'un enfant, il suffit de le regarder.

Je les voyais tantôt autour de moi, je les regardais, mes yeux se fixaient dans les leurs. Quel spectacle charmant que ces jolies figures d'enfants, parce que leurs traits sont harmonieux, mais encore parce que leur visage, parce que leurs yeux clairs et limpides semblent un reflet de la pureté de leur âme.

Don Bosco conserve à l'enfant cette beauté physique en même temps qu'il développe en lui la beauté intérieure. Qu'y a-t-il, en effet, de plus beau dans l'homme que ses aspirations diverses ? Nous n'avons pas tous les mêmes goûts, les mêmes aspirations : les uns ont le don de la musique, d'autres de la peinture, d'autres de l'architecture, d'autres de la littérature, d'autres se plaisent dans des fonctions plus ordinaires, plus communes, tout cela est nécessaire au bon gouver-

nement, au bon fonctionnement de la société humaine.

N'est-ce pas une grandeur vraiment belle que d'avoir ainsi créé l'éducation des enfants du peuple, les avoir groupés autour de soi, avoir trouvé le moyen de développer toutes leurs facultés et les faire grandir à la fois dans l'amour de Dieu, dans la pratique du bien, dans l'honneur d'une conscience pure ?

Voilà pourquoi la parole de Monseigneur Balain est profondément vraie, profondément juste : la vie de Don Bosco a été une grande et belle vie.

II

La vie de Don Bosco a été une vie féconde.

Il n'est pas rare de rencontrer des hommes dévoués, mais il y a des hommes, malheureusement, dont le dévoûment est stérile, des hommes qui ne produisent rien, quelle que soit leur bonne volonté, quelles que soient leur charité et leur mépris d'eux-mêmes ; ils ne peuvent pas produire, ils ne peuvent rien réaliser.

Don Bosco, au contraire, a été un homme incomparable, qui, du premier au dernier jour de sa vie, a toujours vu grandir son projet, son plan et qui a eu l'admirable ambition de le réaliser chaque jour.

On dit que dans sa jeunesse il avait eu un rêve dans lequel il avait aperçu tous les détails de ses créations futures. Jamais il ne fit un pas en arrière, toujours docile à l'impulsion de la grâce, il a marché en avant. C'est là, mes Frères, un des caractères les plus rares, qui montre bien quelle est la force, la vigueur qu'il y avait dans l'âme, dans le cœur de Don Bosco. Son confesseur lui-même, effrayé de voir dans cette âme de si fortes aspirations, se contentait de répondre en hochant la tête : « Laissez faire ; je ne puis pas dompter cette ardeur ; je ne puis plus dompter ces élans, je n'ai plus qu'une ressource : c'est de le laisser se fatiguer, se dépenser, et quand la fatigue sera plus forte, il s'arrêtera de lui-même. » Mais ce n'était pas la volonté de Dieu, et chacun des pas de ce grand homme était un pas dans la voie du bien accompli.

Voilà pourquoi, aujourd'hui, nous célébrons le cinquantième anniversaire de la fondation des œuvres de Don Bosco, et j'ose dire, mes Frères, que parmi les institutions religieuses, les Salésiens sont les seuls à qui il soit permis de confondre dans la même date l'ordination sacerdotale de leur fondateur et le point de départ de ses œuvres.

C'est en juin 1841 que Don Bosco a été ordonné prêtre ; c'est au mois d'octobre qu'il a commencé les linéaments de son Oratoire, si magnifique aujourd'hui, de Turin.

Est-ce que dans beaucoup des vies on trouverait des multitudes d'âmes ainsi embrassées par le zèle d'un seul homme ? Trois cent mille enfants qui ont passé par les divers Oratoires, six mille prêtres qui ont été suscités par son zèle et dont il a fait deux congrégations, l'immense armée de ces Coopérateurs et Coopératrices que l'on es

time à plus de cent mille ; toutes ces maisons maintenant fondées en si grand nombre que je ne pourrais les compter, dans toute l'Europe, jusque dans les pays les plus éloignés, dans cette Patagonie, dans cette Terre de Feu dont le nom seul est un effroi. Ces missions, ces fondations spirituelles me montrent dans toute son immensité l'œuvre accomplie en cinquante années, sans qu'il y ait eu un seul instant d'hésitation, un seul instant de découragement.

Je ne vous ai donné que des chiffres, mais chacune de ces âmes en a trouvé d'autres, chacune de ces âmes en a enfanté d'autres. Parmi ces trois cent mille enfants, combien y en a-t-il qui sont devenus pères de famille, qui, à leur tour, ont transmis à leurs enfants les germes de la vie chrétienne et de l'éducation qu'ils avaient reçue ?

Vous le voyez, l'imagination est impuissante à se figurer ce grand spectacle, et aujourd'hui, dans ce cinquantenaire, si on essaye de se représenter par la pensée ce qu'est la famille spirituelle de Don Bosco, il faut avoir recours à cette vieille comparaison de la Bible qui nous montre le patriarche assis au bord de la mer, comptant les grains de sable qui le composent.

Voilà une image de ce qu'a été sa fécondité.

Sa vie a donc été vraiment grande, vraiment belle, vraiment féconde.

Nous allons voir qu'elle a été *sainte* dans la même proportion.

III

On se trompe quelquefois de nos jours dans le monde lorsqu'on essaye de se faire une idée de ce qu'est la sainteté : on se la représente comme une disposition volontaire qui n'a pas d'autre règle qu'un mouvement intime, personnel, et quand on dit qu'un homme est un saint, on serait quelquefois embarrassé de le justifier.

Si vous voulez connaître la véritable sainteté, vous la connaîtrez en ce que, d'abord, elle est fondée sur l'humilité. Celui qui ne s'estime pas lui-même, qui se regarde volontiers, selon l'expression de l'Apôtre, comme la balayure du monde, celui-là, on peut dire sans crainte de se tromper qu'il est entré dans le chemin de la sainteté, car ne croyez pas, mes Frères, qu'il soit plus difficile de se garder contre la passion que de se garder contre l'orgueil. La passion est puissante, mais l'orgueil c'est le serpent qui s'élance et qui nous enlance peu à peu et dont le venin infiltré dans le sang donne la mort.

Don Bosco était humble, profondément humble, humble ainsi que le disait sainte Thérèse, humble sincèrement ; et dès lors, jamais il ne se serait abrité derrière une sorte d'atténuation de vérité pour s'en armer contre l'orgueil.

Mais naturellement, lorsqu'il considère cette fécondité de sa vie et de ses œuvres, il dit qu'il n'a fait qu'obéir aux secrets desseins de la Providence, et que, si Dieu avait connu un homme plus misérable, plus impuissant que lui, c'est à lui qu'il aurait confié la mission de réaliser ces

œuvres admirables, car aujourd'hui, comme au premier jour, c'est avec rien que Dieu fait les plus grandes choses.

Eh bien, voilà la grandeur, c'est l'humilité, c'est la sincérité poussée, pour ainsi dire, jusqu'au-delà des limites de la raison, car enfin, nous pouvons bien le dire, aujourd'hui que Don Bosco ne nous entend pas, son raisonnement était faux, et c'est parce qu'il avait de grandes qualités, c'est parce qu'il avait une âme puissante, une âme douée d'une attraction à laquelle personne ne savait résister, c'est parce que son cœur était un cœur conquérant, qu'il appelait à lui la confiance, qu'il la demandait, qu'il l'imposait, c'est pour cela que Dieu en a fait l'instrument préparé d'avance pour répondre à la grandeur de l'œuvre qu'il voulait en tirer.

C'est ce que j'appelle la substance de la sainteté.

La sainteté repose sur une reconnaissance permanente de l'intervention directe de Dieu dans les choses humaines, et voilà pourquoi, sur les lèvres de Don Bosco, revient à chaque instant cette parole : « la Providence. »

Ah ! mes Frères, combien Don Bosco diffère des hommes de notre temps ! Nous sommes tellement plongés dans le monde où nous vivons, que les réalités surnaturelles nous échappent.

Vous voilà bien nombreux, bien nombreux. C'est une des plus belles assistances qu'il m'ait été donné de contempler dans ma vie. Eh bien, laissez-moi vous dire que chacun ici répond directement à une conduite de Dieu et que c'est la grande idée que nous devons avoir de ce Maître auquel nous ne pensons pas assez. Oui, mes Frères, la parole de l'Évangile est vraie : pas un cheveu de notre tête ne tombe sans la permission de Dieu, et, par conséquent, tous ici, tant que nous sommes, nous sommes en correspondance directe avec Dieu.

Si je lève mon regard et mon cœur vers Dieu, si je lui parle, il m'entend ; notre vie, jusque dans ses moindres détails, est conduite et gouvernée par la main de Dieu. Et laissez-moi vous rappeler ce que nous disons tous les jours, que notre vie est comparable à un fil. Ce fil, par un bout, il tient à nous, mais l'autre bout où tient-il ? Dans la main de Dieu et de la Providence ; et malheur à qui ne reconnaît pas la Providence et ne l'invoque pas, car il méconnaît la plus sublime de toutes les grandeurs. Car enfin rien n'est plus grand que cette sauvegarde que le Maître divin a établie pour garder notre vie, la protéger et la défendre contre les périls de chaque instant, et jusqu'au jour où il nous jugera, sa Providence ne nous abandonnera pas un seul instant.

Voilà le secret des œuvres de Don Bosco. Quand la misère, quand la pauvreté viennent heurter à sa porte, quand il est sollicité pour acquitter quelque dette pressante, il se recommande à la Providence ; quand les difficultés de l'entreprise s'accroissent, quand il voit le péril de quelque-une de ses œuvres, c'est encore à la Providence qu'il a recours, et jamais la Providence ne s'est dérobée. Et quand, en effet, on essaye de se rendre

compte par quels moyens ont pu s'accomplir toutes ces merveilles, on est obligé de se donner cette raison : la Providence.

L'affirmation de cet attribut divin ne suffit pas nous sommes, non seulement des philosophes mais des philosophes chrétiens, et nous devons accepter les sentiments chrétiens dans toute leur intégrité. Voilà pourquoi la présence de la Vierge Marie est dans les œuvres de Don Bosco ce que fut la présence de sainte Philomène dans les œuvres du Curé d'Ars.

Veuillez le remarquer, il y a entre ces deux hommes de singuliers contrastes, mais aussi de singuliers rapprochements. Le Curé d'Ars fut, lui aussi, un grand saint, un grand serviteur de Dieu, un grand thaumaturge, un homme expérimenté qui, sorti des ombres de l'ignorance, va devenir un homme si éclairé, si illuminé, que Lacordaire même, dans la fierté de son génie, tremblait devant lui.

Quand on demandait au Curé d'Ars d'accomplir quelque œuvre extraordinaire : « Nous demandons cela à la petite sainte Philomène, » disait-il. — Notre-Dame Auxiliatrice a été pour Don Bosco une nouvelle source de trésors. Toutes les fois que sa pensée le portait vers la Mère de Dieu, c'était Notre-Dame Auxiliatrice qui intervenait ; c'était elle qu'il mettait au-dessus de toutes ses œuvres. Enfin, lorsqu'il comprenait que les âmes, surtout les âmes des enfants, avaient besoin d'être recherchées et sauvées, c'est encore à la Mère de Dieu qu'il demandait de les éclairer de les sanctifier, à celle qui, à partir du jour de la Pentecôte surtout, fut véritablement la Mère de tous les chrétiens.

Il n'y a pas un homme dont le cœur puisse rivaliser avec le cœur de la Sainte Vierge. Personne n'a pour les âmes un amour égal à celui de notre Mère, et voilà pourquoi, lorsqu'il s'agit du salut des âmes, c'est à la Vierge que Don Bosco a recours, comme à l'auxiliaire sûr de la Providence.

IV

La vie de Don Bosco a été une vie sainte. Il me reste à démontrer qu'elle fut une vie *merveilleuse*.

Nous sommes à une époque dans laquelle le merveilleux veut rentrer dans le monde. Il veut en faire la conquête ; mais ce merveilleux est ordinairement faux et toujours dangereux. Dieu veut que nous nous servions de notre raison, de nos facultés, de notre puissance ; mais il ne veut pas que nous cherchions à sonder les mystères de notre propre nature. Les évocations, le spiritisme, l'hypnotisme, tous ces appels aux forces mystérieuses de la nature humaine et aux divers éléments, tout cela est un péril et un péril qui avoisine bientôt la folie.

Et de ce que c'est la raison qui doit être la loi, la force, la tutelle de notre vie, il n'en résulte pas que Dieu se soit retiré à lui-même le pouvoir de faire appel, quand il le veut, à des puissances cachées qui existent partout et qu'il

suscite, comme ces hommes ayant une profonde connaissance de la géologie et qui deviennent, à certains caractères, la présence d'une source et la font jaillir.

C'est ainsi que Don Bosco comprenait le merveilleux, et ce merveilleux nous le trouvons dans les créations qu'il accomplissait, dans les grâces qu'il obtenait, dans la connaissance profonde qu'il avait du cœur humain, dans cette sorte de divination qui lui révélait l'intime des âmes.

La politique du monde conseille de se cacher aux yeux de tous, de jeter sur sa vie un vernis, et derrière ce vernis de la politesse et des relations sociales, la duplicité, la fausseté, le mensonge. C'est la parole du grand diplomate, du plus grand de tous : la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. Mais la lumière de Dieu, plus puissante, transperce les apparences : « *ut revelentur ex multis cordibus cogitationes eorum.* » C'est le caractère de cette clairvoyance accordée à des âmes saintes de parvenir d'un seul coup au fond intime de la pensée qui, sans cela, demeure obscure et cachée. Notre-Seigneur a donné l'exemple lui-même, et vous savez par quel mot l'Évangile a caractérisé cette puissance. Il n'avait pas besoin de s'informer, d'interroger, il devinait toutes les misères et les secourait.

Comme le Curé d'Ars, Don Bosco avait cette intelligence des cœurs. On allait le trouver au confessionnal, on n'avait pas besoin d'ouvrir la bouche, d'un regard, sans même regarder, au seul son de la voix il connaissait tous les secrets des âmes. C'est merveilleux, car si, dans le monde, au regard on devine plus ou moins le caractère d'une personne, Don Bosco, au seul son de la voix, découvrait l'intime du cœur.

Le merveilleux l'accompagnait partout. Pourquoi le suivait-on avec une espèce de fanatisme, malgré sa défense, sinon parce que, sur ses pas, il accomplissait ces œuvres merveilleuses de la puissance divine, et, sans parler de guérisons miraculeuses, de ses fondations d'Oratoires qui tiennent du miracle, cette clairvoyance des âmes attirait vers lui les foules. Pour obtenir quelques minutes de son temps, on aurait fait les plus grands sacrifices, car la grande passion de l'âme c'est de savoir, de connaître, et notre grand tourment c'est de nous ignorer. L'apôtre saint Paul disait : « Nul de nous ne sait comment il doit se juger, nous ne nous connaissons pas... » et c'était pour satisfaire ce besoin que l'on se levait chaque fois qu'on le voyait passer, afin d'être éclairé, car Don Bosco était éclairé de la lumière de Dieu.

Et ainsi vraiment sa vie a été *belle, grande, féconde, sainte et merveilleuse*.

Il ne nous reste plus maintenant, mes Frères, qu'à demander à Dieu que l'exemple de cette belle vie ne soit pas perdu. Ma conscience a été obsédée, en songeant à ce que je devais vous dire, par le récit de l'Évangile de ce jour.

Zachée, prince de la Synagogue, apprend que Jésus va passer. Il ne le connaît pas, mais il a

entendu parler de lui, et il vient se mêler à la foule. Or, comme il est petit de taille, il monte sur un sycomore afin de mieux le voir, et Jésus, dressant les yeux, l'aperçoit : « Zachée, hâte-toi de descendre, car aujourd'hui il faut que je demeure dans ta maison. » Et Zachée, dans sa joie, s'écrie : « Je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois plus. » Et Jésus d'ajouter : « Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison. » Zachée, c'est la France superbe, la France orgueilleuse, la France ignorante, oublieuse de ses devoirs, qui se demande encore ce que c'est que ce Dieu puissant. Il me semble que nous accomplissons ensemble, non pas seulement une œuvre chrétienne, mais une grande œuvre patriotique. De ces hauteurs de charité chrétienne, en montrant à notre pays les œuvres de Jésus, nous lui disons de le reconnaître comme un maître qu'il doit servir, un bienfaiteur qu'il doit aimer. Nous montrons à la France que nous l'aimons d'un amour que rien ne peut lasser, en servant, en sauvant les âmes, en leur enseignant que la sagesse du Christ est la véritable sagesse qui foulera aux pieds, comme dit saint Augustin, la vaine et fausse sagesse des gens du monde. Alors, confiante dans l'avenir et instruite par les leçons des saints, la France reprendra sa place de fille aînée de l'Église, et par cela même elle saura retrouver le chemin de ses propres grandeurs passées.

Après le sermon, la quête a été faite, comme le matin, par Don Albéra et Don Bologne, non sans peine, soit à cause de la difficulté de se frayer un passage à travers ces rangs si pressés, soit à cause de l'empressement de tous à donner leur offrande. Pendant la quête, la maîtrise a exécuté avec une perfection justement remarquée et un entrain tout spécial — c'était bien légitime — deux motets de circonstance.

Les paroles du premier sont tirées du Lévitique (1) : « *Sanctificabis annum quinquagesimum, et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ, ipse est enim jubilæus. Revertetur homo ad possessionem suam, et unusquisque rediet ad familiam pristinam, quia jubilæus est et quinquagesimus annus.* » Vous sanctifierez la cinquantième année et l'appellerez la rémission pour tous les habitants de votre pays ; car c'est le jubilé. Chacun retournera en sa possession, chacun reviendra en son ancienne famille, car c'est la cinquantième année et le jubilé. — Ce motet, d'une facture si large et d'un si grand caractère, a été composé dans le style de Palestrina, à l'occasion du jubilé épiscopal de Pie IX, par le chanoine Innocenzo Pasquali, de la Chapelle Sixtine.

Les paroles du second motet sont tirées du psaume 150, et s'appliquent parfaitement à la fête commune aux Salésiens et aux Reli-

gieuses de Marie Auxiliatrice, également fondées par Don Bosco, surtout en vue des Missions : « *Cantate, Domino, canticum novum. laus ejus in ecclesia sanctorum. Letetur Israel in eo qui fecit eum, et filiae Sion exultent in Rege suo.* » Chantez, au Seigneur, un cantique nouveau, que sa louange retentisse dans l'assemblée des saints. Qu'Israël se réjouisse dans son fondateur et que les filles de Sion se réjouissent dans leur roi. — Ce beau motet à quatre voix fut composé, au siècle dernier, par Pitoni, maître de chapelle de la basilique de Saint-Pierre.

Mais le moment qui a laissé dans tous les cœurs l'émotion peut-être la plus profonde, est venu. Le Très Saint Sacrement est exposé. C'est l'heure du cantique de l'action de grâces pour les œuvres accomplies pendant ce demi-siècle. Monseigneur l'Évêque de Fréjus a entonné le *Te Deum*, et voilà que toute l'assemblée, où dominent les mâles voix des hommes disséminés dans toutes les parties du vaste édifice, répond à la voix du pontife, et, accompagné par les deux orgues, poursuit jusqu'à la fin le cantique triomphal. A cet instant, tous ont senti combien le plain-chant interprété par les masses dépasse en majesté et en éclat les plus belles œuvres des plus célèbres musiciens. Le *Tantum ergo* fut chanté également par la foule, puis un silence solennel succéda tout à coup à ce puissant unisson : le Seigneur bénissait son peuple prosterné.

Et la foule sortait lentement, non sans laisser encore une offrande aux jeunes enfants de Don Bosco placés à chaque porte et accompagnés par plusieurs des anciens qui, ce jour-là, se sont fait un devoir de prêter leur concours pour le service d'ordre, soit à Saint-Joseph, soit à l'Oratoire.

Le déjeuner.

Disons d'abord que ce déjeuner n'a pas été une charge pour l'Œuvre de Don Bosco. Bien à l'avance, les membres de la Société civile et les Dames patronesses, tenant à en faire tous les frais, avaient déposé, dans ce but, leur offrande entre les mains de Monsieur Guiol.

Il a eu lieu à l'Oratoire, dans une salle d'étude voûtée, si bien transformée par la décoration, qu'il était impossible de deviner son affectation ordinaire. On nous permettra un détail dont l'importance ne peut échapper à ceux de nos lecteurs qui se sont occupés d'éducation. Le talent du tapissier avait recouvert harmonieusement tous les murs de draperies rouges et blanches avec d'élégants pilastres dessinant des panneaux. A la place d'honneur, un magnifique crucifix en bronze de grande dimension, posé sur un socle drapé de pourpre et d'or. Au-dessus, le portrait du héros de la fête, Don Bosco. En face, le portrait de Monseigneur l'Évêque de Mar-

(1) Ch. xxv, v. 10 et 11.

seille. Dans les autres panneaux, les armes de l'Institut Salésien et celles des villes de Montpellier, de Fréjus et de Marseille. Mais il avait été impossible de dissimuler le berceau de la voûte. Et cependant cette voûte apparaissait d'une blancheur immaculée. A l'Oratoire, les petits étudiants n'ont pas à tromper un invincible ennui, en constellant le sommets de leur salle d'étude de personnages burlesques portés à ces hauteurs par la force des poignets ou le jeu de microscopiques arbalètes.

La table avait été admirablement dressée par la maison Pain qui, tout en veillant d'une manière irréprochable à l'utile, ne néglige jamais l'agréable et le plaisir des yeux.

A la suite de Nosseigneurs les Evêques, avaient pris place, répondant à la gracieuse invitation des fils de Don Bosco, les membres de l'Administration diocésaine, Monseigneur Ricard, des dignitaires des clergés d'Aix, de Montpellier, de Nice, de Fréjus, quelques membres de notre Chapitre, les supérieurs des ordres religieux, les membres si dévoués de la Société civile de l'œuvre salésienne, l'architecte et l'entrepreneur des nouveaux ateliers.

Par une délicate attention du maître de maison, M. Guiol occupait le centre de la table, en face des Evêques, ayant à sa droite Don Albéra et à sa gauche Don Bologne. Nous n'avons pas besoin de dire quelle franche gaieté a régné durant ces agapes chrétiennes. Dans les maisons de Don Bosco, d'ailleurs, même en dehors des jours de fêtes, il n'y a jamais place pour la tristesse. La guerre à la mélancolie était un des principaux moyens d'éducation chez le pieux Fondateur.

Mais les conversations ont pris fin, le silence s'établit. C'est le tour de l'éloquence. Cette éloquence, on le verra en lisant les toasts que nous devons conserver ici, n'a rien eu de commun avec la froide rhétorique et les phrases très ordinaires dans les banquets officiels.

Celui qui le premier accueillit les Salésiens à Marseille a pris le premier la parole et porté la santé de Nosseigneurs les Evêques et Prélats.

Toast de M. le Chanoine Guiol.

Après avoir salué « le touchant anniversaire comme une consolation précieuse au milieu des douloureuses angoisses de l'heure présente, » M. le curé de Saint-Joseph bénit la Providence d'avoir donné à l'Eglise un ouvrier « qui a fait l'œuvre de Dieu, a été l'homme de sa droite et l'instrument actif de ses miséricordes. » Cet hommage à Dieu et à son héroïque serviteur en appelait un autre : aussi l'orateur se hâta-t-il d'envoyer un salut de respectueuse gratitude aux « Anges des Eglises qui ont accueilli dans leurs diocèses les enfants de Don Bosco : » Nosseigneurs de Marseille, de Montpellier, de Nice, de Fréjus et d'Aix, ce dernier re-

présenté par un de ses vicaires généraux, M^{re} Ricard.

Puis, les familles religieuses, le clergé, le Conseil d'administration de l'Œuvre, les bienfaiteurs et bienfaitrices, les artistes qui ont élevé les nouveaux ateliers, reçoivent un mot délicat. Enfin, le départ si regretté de D. Albéra, élu à une des premières charges de sa Congrégation, fournit à M. le chanoine Guiol le thème d'un adieu ému, dont l'amertume, sanctifiée par le bon plaisir divin, n'est adonc que par le retour à Marseille de Don Bologne, l'ouvrier de la première heure : « sa valeur, enrichie par une expérience de quinze années laborieuses, » devient le patrimoine de toutes les Œuvres salésiennes de France.

« Et maintenant, dit l'orateur, je demande à la vénérable assemblée de porter la santé de Nosseigneurs les Evêques et Prélats, de solliciter la continuation de leur pieuse sympathie pour l'Institut Salésien... Ensemble levons nos verres, et répétons la parole autorisée de la liturgie : *Ad multos annos !* »

C'est au maître de maison à prendre la parole. Le pieux Assistant, hier encore supérieur de l'Oratoire Saint-Léon, a sollicité tout d'abord l'indulgence de l'assemblée. On verra que si son humilité bien connue en avait besoin, son discours si bien pensé et si délicat pouvait s'en passer.

Toast de Don Albéra.

Messeigneurs,
Messieurs,

Pour oser prendre la parole dans une réunion comme celle que rassemble aujourd'hui notre solennité salésienne, il ne suffit pas de se trouver en face d'un devoir : il faudrait aussi être en état de le remplir dignement.

Mais la gratitude me défend de me taire, et mes pauvres paroles bénéficieront, je l'espère, de la bienveillance dont vos cœurs honorent la mémoire et les Œuvres de Don Bosco.

D'ailleurs, Don Rua, le digne successeur que s'est choisi notre bien-aimé Fondateur, m'a chargé de le représenter au milieu de vous ; c'est donc lui, notre vénéré Supérieur général, que vous verrez dans la personne de son délégué : votre foi, qui se plaît à découvrir Don Bosco derrière chacun de ses fils, vous rendra facile cette pieuse illusion.

L'Œuvre de Don Bosco compte déjà un demi-siècle d'existence. Ces cinquante ans sont un tissu de grâces admirables, de bénédictions étendues à une foule d'âmes, d'entreprises étonnantes.

Fort de l'appui de Dieu et de la maternelle protection de la Vierge Auxiliatrice, un petit père, appelé à l'honneur et aux immolations du sacerdoce, rêva un jour de voir une abondante moisson d'âmes et de dilater l'Eglise de Jésus-Christ.

Vous savez le nom de ce prêtre. Ses saintes ambitions d'apôtre furent traversées par toutes les épreuves qui marquent du sceau de la Croix les hommes et les choses de Dieu : c'est pourquoi les Œuvres de Don Bosco devaient fleurir et se développer d'une manière prodigieuse.

Aujourd'hui, après cinquante ans, nous venons jeter sur cette floraison merveilleuse un regard de reconnaissance attendrie, et ce spectacle tire de notre cœur un hymne d'action de grâces.

Cette action de grâces, commencée par une fête splendide dans l'Eglise de N.-D. Auxiliatrice, au centre de nos Œuvres, sous la présidence de quatre Evêques, continuée pendant toute l'année dans nos différentes Maisons, se clôture aujourd'hui non moins solennellement à Marseille, grâce aussi à l'extrême bonté de quatre éminents Prélats.

Les rêves qui présageaient à Don Bosco son rôle de sauveur de la jeunesse le firent taxer de folie. Après Jésus, il en fut ainsi de tous les saints et de tous ceux qui ont voulu l'être. Nous bénissons Dieu des heureuses conséquences de cette sainte folie, et nous le prions de susciter au milieu de son peuple un grand nombre de fous comme le fut Don Bosco.

L'histoire de notre humble Congrégation nous la représente, dès sa naissance, tout à fait dépourvue d'hommes et de moyens pour faire le bien qu'elle se proposait d'accomplir. Son rapide développement a, sans doute, sa première cause dans les desseins du Seigneur. Mais nos annales disent aussi à chaque page que Don Bosco a toujours travaillé sous les regards paternels des Evêques, chargés par Dieu de régir son Eglise.

A l'exemple de Pie IX, qui approuva notre Congrégation, et de Léon XIII, qui l'a comblée de ses faveurs, les Pasteurs des diocèses où la Providence appelait Don Bosco, ont employé à le seconder, à le protéger et à l'encourager, les trésors de leur science et de leur zèle. La fête de famille que nous célébrons en ce jour est une preuve que cette tradition, si chère à tout cœur d'évêque, a jeté en France des racines profondes. Aussi est-il de mon devoir d'offrir aux Evêques ici présents nos ardentes actions de grâces. Mais comment ne point dire un merci particulier et tout filial au Pontife assis sur le siège de saint Lazare? Comme sa bonté, notre gratitude doit être de tous les instants.

Dans tous les pays, le clergé et de fervents chrétiens furent toujours pour Don Bosco des auxiliaires précieux et dévoués. A Marseille, dans ce genre de largesse, notre vénéré Père a été servi royalement. Nous n'avons pas pu réunir ici toute cette élite, et ce nous est un regret: mais nous offrons à l'Etat-major qui la représente l'hommage de notre plus vive reconnaissance. Cet hommage n'est pas une démonstration isolée ou restreinte. Le merci que j'envoie en ce moment-ci à tous nos amis de Provence et de la région du Midi, avant de passer par mon cœur, est sorti du cœur de Don Rua et, partant, du cœur même de Don Bosco.

Nous devons la joie et l'honneur de célébrer avec tant de solennité les noces d'or de notre Œuvre à Monsieur le chanoine Guiol, notre bien-aimé Curé. Il a voulu ajouter à ses innombrables bienfaits accordés aux fils de Don Bosco, celui de l'organisation de cette fête. Nous sommes heureux de l'assurer ici que, comme son dévouement, notre gratitude n'aura pas de bornes.

Cette réunion nous rappelle les délicates et généreuses attentions dont nos Coopérateurs marseillais ont entouré Don Bosco lorsqu'il venait visiter cette Maison; elle nous assure aussi que les cinq ans qui se sont écoulés depuis son départ pour le ciel n'ont pas diminué votre affection envers lui et votre charité envers ses fils. Encore une fois: Merci.

Notre dette de reconnaissance, écrite par Don Bosco au ciel, sera acquittée deux fois au lieu d'une: ici-bas et près de Dieu.

Mgr de Montpellier a daigné répondre à ces deux toasts à peu près en ces termes:

Réponse de Monseigneur de Cabrières.

Je ne crois pas, Messieurs, qu'il me soit permis d'évoquer devant vous les gloires de l'Œuvre dont on vient de vous parler si éloquemment. Mais je regrette comme un malheur pour vous que celui à qui revient l'honneur de cette fête soit absent, (1) et qu'il lui soit impossible de vous exprimer ses sentiments...

(1) Mgr l'Evêque de Marseille, souffrant d'une aphonie tenace, n'a pu chanter la messe; mais l'après-midi et le lendemain l'ont vu fidèle à nos fêtes.

Mais puisque mes vénérés collègues me demandent de prendre la parole au nom de tous, je vous remercie de nous avoir appelés, car vous nous faites admirer une des œuvres les plus nationales de ces temps-ci. Il me semble, malgré moi, que, bien au-dessus du spectacle que nous avons en ce moment sous les yeux, se dresse un autre spectacle bien plus fait pour réjouir nos cœurs d'Evêques, de Chrétiens, de Provençaux et de Français. Oui, c'est avec une grande joie que je salue cette Œuvre Salésienne qui s'est implantée sur notre terre avec tant de puissance, puisque déjà elle compte neuf fondations et que, chaque jour, des fondations nouvelles viennent s'y ajouter.

C'est avec bonheur que je vois notre vieux sol de Marseille, le vieux sol provençal. Le vieux sol du Midi, le vieux sol de la France, sans distinction aucune, accueillir avec impatience et avec joie les bienfaits de cette œuvre nouvelle. Il y a bien là, Messieurs, de quoi nous inspirer de la confiance, et nous en avons tant besoin!

Nous sommes en ce moment-ci profondément affligés, comme le soldat qui brûle de se dévouer et de mourir, et à qui un ordre impérieux commande de se tenir debout appuyé sur son arme. Il y a pour nous des heures si douloureuses que, quand tout à coup l'horizon se teint de couleurs riantes, notre âme se prend elle-même à espérer, et nous nous disons tous, quand le soleil enfin vient nous visiter: maintenant le soleil apparaît, c'est le jour, et ce jour est plein d'espérance.

Eh bien! Messieurs, il me semble que nous devons regarder cette journée comme une journée d'espérance. Voilà cinquante ans qu'un prêtre, un petit pâtre, a senti au-dedans de son âme l'impulsion de se consacrer uniquement aux pauvres; il l'a fait avec une passion qui jamais ne s'est démentie, même quand la fortune est venue le solliciter au point que, s'il avait voulu se baisser, les millions auraient roulé à ses pieds. Il est demeuré, jusqu'à la fin, l'homme de la pauvreté, de l'humilité, de la grâce surnaturelle, et quand l'aurore est venue ceindre son front, ceux-là même qui avaient montré le plus d'orgueil et de suffisance ont été obligés de s'incliner et de lui demander comme une aumône ses conseils et sa bénédiction.

Les Evêques ne pouvaient pas rester insensibles à l'invitation qui leur était faite de s'associer à la grande joie de ce cinquantenaire. Je vous remercie au nom de tous, vous qui nous avez appelés. Mais il y a ici une différence: trois Evêques sont déjà vos obligés, vous leur avez donné vos colonies; moi je suis encore au nombre de ceux auxquels vous avez promis vos faveurs, et dans une assemblée comme la nôtre, il m'est impossible de ne pas prendre comme une promesse à brève échéance les paroles prononcées par Monsieur le chanoine Guiol. Le Père Assistant ne voudra pas manquer à un aussi solennel engagement, et dès lors, la Maison de Montpellier, qui habite presque les nuages, bientôt descendra sur la terre. Je vous remercie en notre nom à tous.

Je voudrais, Messieurs, pouvoir vous parler de

chacun de mes collègues, mais qu'ils me permettent de leur dire que si je me tais sur leurs qualités, c'est que je ne veux pas rendre ce toast trop long. Il me suffira de vous dire, en terminant, que celui qui aurait dû nous présider s'associe par la pensée et par le cœur à mes paroles, et que l'Œuvre des Salésiens, comme toutes les œuvres de Marseille, saura constamment, en ses mains si fidèles et si généreuses, s'étendre et grandir toujours plus pour la gloire de Dieu et l'honneur du nom de Don Bosco.

Cette réponse fut vivement applaudie par tous. On a rarement l'occasion d'applaudir tant de raison.

Et chacun, en redescendant sur les cours, au milieu des groupes joyeux des enfants, avait soin d'emporter la carte du menu qui fait grand honneur à l'imprimerie salésienne.

II

A L'ORATOIRE SAINT-LÉON.

La Messe pour les bienfaiteurs.

Est-il besoin de dire que les enfants de l'Oratoire ont pris leur large part de cette fête et fourni leur concours avec l'entrain de leur âge et l'empressement d'une tendre piété filiale ?

D'abord ils ont pensé à orner leur âme tout en décorant leur maison. Le samedi, ce n'a pas été une petite affaire de les confesser tous. Le dimanche, à la première heure, ils recevaient le pain des anges à la messe de communion, célébrée par leur nouveau supérieur, Don Bologne.

Pas n'est nécessaire de rappeler, dans les Maisons de Don Bosco, qu'il n'y a point de bonne fête sans la communion. Nul ne l'ignore ou ne l'oublie.

Quant à l'édifice, il est décoré de la base à la toiture. Aux fenêtres de la façade principale flottent les drapeaux des dix-sept nations qui ont accueilli les fils de Don Bosco : les États de l'Église, la France, à laquelle on a joint la Russie, l'Italie, la Turquie, l'Allemagne, la Suisse, le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine, le Pérou, la Belgique, l'Espagne, la Colombie, l'Autriche, le Chili, l'Équateur.

Nous nous trouvions à l'Oratoire, non loin de la grande cour, quand nous entendîmes soudain éclater des applaudissements et des vivats. Qu'est-ce donc ? — On hisse le drapeau de la France. — Et à notre tour nous avons applaudi le drapeau... et les applaudisseurs.

A chaque colonne du cloître, un cartouche portant le chiffre du Sacré-Cœur, la dévotion marseillaise qui était aussi une dévotion chère à Don Bosco, le chiffre de Notre-Dame Auxiliatrice. A la grande terrasse, aux fenêtres des façades latérales, et même aux branches des arbres de la cour, un peu par-

tout, des guirlandes de verdure et des oriflammes aux riantes couleurs.

Si la maison était pavoisée, la chapelle avait revêtu ses plus beaux ornements.

Les bienfaiteurs de l'Œuvre de Don Bosco n'avaient pas été oubliés dans le programme de ces solennités. Une messe à leur intention, et spécialement à l'intention des Coopérateurs et Coopératrices décédés, avait été annoncée pour le lundi matin.

C'est Monsieur Payan d'Angéry, dont le concours est toujours assuré aux bonnes œuvres, qui a célébré cette messe. Monsieur le vicaire général a tenu à prendre la parole. Ce n'était pas sans difficulté, car l'auditoire était composé de quelques Coopérateurs, d'un bon nombre de Coopératrices, en tête desquelles le Comité des Dames patronnesses, et des enfants. M. Payan d'Angéry, on va le voir en lisant sa pieuse allocution, si pleine d'à propos, a trouvé le moyen de s'adresser tour à tour aux uns et aux autres.

Allocution de M. Payan d'Angéry.

Tibi derelictus est pauper.

C'est à vous que j'abandonne le pauvre.

(AU LIVRE DES PSAUMES.)

Le pauvre est l'ami, il est l'enfant, il est le bien de Dieu : Jésus-Christ a revêtu ses haillons, embrassé et partagé ses détresses afin de montrer à quel degré il l'aime. Or, ce pauvre dont Dieu s'est établi le protecteur et la Providence, il consent à s'en dessaisir en faveur du riche qu'il invite à en devenir l'intelligent pourvoyeur. Il le lui abandonne : *derelictus*.

Mais la pauvreté la plus digne de pitié, c'est celle qui prive l'intelligence de la vraie lumière, qui est la science religieuse, le cœur, de l'indispensable nourriture, qui consiste dans la grâce d'abord, dans l'Eucharistie ensuite, qui est le pain supersubstantiel du voyage ici-bas pour le chrétien. Cette double aumône, les Coopérateurs Salésiens sont appelés à la donner aux enfants qu'on leur présente, et en face de tous ceux qu'abrite la maison de l'Oratoire, en face de ceux si nombreux qui viennent y frapper et doivent attendre leur tour, en face de ceux plus nombreux encore que personne ne présente et qu'il faudrait aller chercher dans les centres coupables ou indifférents de la ville, Dieu, en montrant leur dénûment spirituel, dit aux Coopérateurs : « Ces deshérités, je vous les abandonne afin de vous laisser le mérite de les enrichir de la vertu, de l'éducation chrétienne, d'une profession qui assurera leur existence : *tibi derelictus est pauper* ».

Don Bosco joint sa voix à celle de Dieu. On sait comment il l'entendit et comment il revendiqua et prit comme un bien que la Providence lui cédait tous les enfants pauvres qu'il rencontra : mais aujourd'hui, et de plus haut, dans la lumière de Dieu, il voit mieux l'excellence de cette charité dont il reçoit la récompense et il invite ses Coopérateurs à la réaliser de plus en plus. S'il pouvait prêcher encore, maintenant qu'il juge les choses d'après l'œil et le cœur de Dieu même, avec quelle tendresse, avec quelle ardeur, avec quelle éloquence ne répéterait-il pas aux Coopérateurs à qui il a si souvent montré le ciel comme prix de leurs aumônes : *Tibi derelictus est pauper* ! A tous de recueillir ses pauvres.

Mais quel étrange renversement nous révèle l'enseignement de la foi ! Les plus riches peuvent aussi connaître les horreurs du dénuement le plus extrême et avoir besoin qu'on les assiste. Comment cela ? C'est quand, après la mort, ils sont captifs en purgatoire, d'où on ne peut sortir sans avoir payé tout ce qu'on doit, et où, pour solder ses dettes à la sainteté divine, il n'arrive d'autre monnaie que les suffrages qui montent de la terre. Eh bien ! chers enfants de l'Oratoire salésien, riches comme vous l'êtes ici de la grâce agissante en vos âmes, des prières qu'on vous suggère, du Saint Sacrifice auquel vous assistez, de la Communion que vous faites, des Indulgences que vous gagnez, du travail que vous pouvez rendre satisfaisant en l'offrant à Dieu, c'est à vous, les riches du moment au regard de la foi, que Dieu, en vous montrant les bienfaiteurs qui vous construisent cette maison, que Don Bosco, en vous rappelant qu'ils lui permettent de faire le bien dont vous jouissez, que l'Eglise qui voit ce dont vous leur êtes redevables, que la reconnaissance enfin, qui ne vous permet pas d'oublier ce souvenir, vous disent : *Tibi derelictus est pauper*. Ayez pitié des pauvres âmes des Coopérateurs décedés !

Cette pitié rendra plus ferventes vos prières, plus pressées vos visites au Saint Sacrement, plus désirées vos communions, et dans vos ateliers, en battant le cuir, en frappant sur l'enclume, en agitant la presse, en maniant le rabot, vous offrirez tout cela à Dieu comme une prière pour eux : et de l'âne du cordonnier, comme de l'aiguille du tailleur, du marteau du forgeron, des caractères de l'imprimeur, Dieu entendra incessamment monter comme un doux murmure dicté par la reconnaissance : « *Pie, Jesu, Domine, dona eis requiem*. O Dieu, à nos bienfaiteurs, en retour de l'aumône qu'ils nous firent, accordez celle du rafraîchissement et du repos dans l'éternité. »

En lisant même ce pâle résumé privé de la chaleur de l'élocution et de l'éloquence du geste, nos lecteurs seront assurément de l'avis du pieux assistant du Supérieur général, Don Albéra qui nous disait : « L'allocution de Monsieur Payan d'Augéry a fait le plus grand bien à nos enfants. »

Pendant cette Messe, les intrépides petits chanteurs de l'Oratoire, avec des voix aussi fraîches que s'ils avaient été au repos depuis huit jours, ont redit les motets *Cantate Domino* et *Sanctificabis*, puis le *Sanctus* de Beethoven, l'*Ave Maria* de Niedermeyer et le *Iustorum animæ* à 3 voix, de Haller.

Mais bientôt tout ce petit monde si recueilli à la chapelle est encore en mouvement sur les cours, dans les salles, aux fenêtres, sur les terrasses, et il y a de la besogne pour presque tous les corps de métiers établis dans la maison, pour les tailleurs d'habits, les menuisiers, les serruriers, les peintres, car il faut mettre la dernière main à la décoration de la salle des fêtes où l'on recevra Monseigneur l'Evêque, le soir ; à la toilette des ateliers qui doivent être bénis ; aux préparatifs des illuminations avec transparents, etc., etc. Quant aux cuivres, il font rage et semblent vouloir exciter toutes les bonnes volontés. Il faut bien répéter pour bien exécuter. Et la musique instrumentale est en honneur dans toutes les maisons de

Don Bosco, presque à l'égal du chant et surtout du plain-chant ; ce qui n'est pas peu dire.

Bénédiction des nouveaux ateliers. — Le rapport de M. Guisol. — L'allocution de Monseigneur l'Evêque de Marseille.

A son arrivée, Monseigneur de Marseille, qui ne veut céder à personne la joie de bénir les nouveaux ateliers, est reçu dans la cour supérieure par Don Albéra, Don Bologne et les maîtres de la maison, par M. le Curé de Saint-Joseph, MM. Guilibert et Penon, vicaires généraux d'Aix et plusieurs dignitaires et membres des clergés d'Aix, de Montpellier, de Nice, de Fréjus et de Marseille, les Dames du Comité, des bienfaiteurs et amis de l'Oratoire, la musique instrumentale, les enfants de la maîtrise et les étudiants. Le cortège se forme et l'on descend aux ateliers.

Monseigneur commence aussitôt la bénédiction par l'Imprimerie, pendant que les membres du clergé chantent les psaumes du Rituel, puis l'on passe à la Serrurerie, à la Reliure, à la Menuiserie, pour terminer par les Tailleurs.

Ce doit être fort agréable d'apprendre un métier dans ces salles vastes, hautes, pleines d'air et de lumière, où l'outillage est très moderne c'est-à-dire irréprochable, et qui font honneur à M. Fleury, architecte, et à l'entrepreneur, M. Vacher, comme à M. Gabelle, constructeur-mécanicien.

Ces visages épanouis et satisfaits semblent dire que la réflexion du reporter est juste. Car le cortège ne parcourt pas des salles vides ; tous les petits travailleurs sont à leurs établis et plusieurs d'entr'eux s'y trouvent plus ou moins perchés provisoirement, ce qui indique qu'on espère les voir grandir pendant la durée de leur apprentissage, ou bien que leur habileté professionnelle n'a pas attendu le nombre des années.

Nous voici au deuxième étage des nouvelles constructions, dans la salle des fêtes toute décorée de guirlandes, d'oriflammes, de cartouches portant les noms des diverses maisons de l'Institut avec la date de leur fondation. Autour de Monseigneur ont pris place les membres du clergé, les Dames du Comité, les membres de la Société civile, les nombreux amis de l'Œuvre venus à cette fête. La musique instrumentale ouvre la séance. C'est son droit et elle en est jalouse. Elle sait d'ailleurs quelle est son importance : quand l'intérêt fait défaut à une réunion quelconque, ne dit-on pas : *Cela manquait de musique* ? On n'a pas marchandé les applaudissements aux musiciens petits et grands, mais pour être juste, il faut bien dire qu'une bonne part de ces applaudissements revenait à l'habile compositeur du grand *Pot-pourri des chansons françaises*, l'excellent chanoine Moreau, dont les œuvres n'ont pas tardé à franchir les frontières du Poitou pour être

jouées dans toute la France, et au docte maître de chapelle de Saint-Joseph, Don Grosso, qui, tout en secondant le Supérieur dans la direction de la maison, trouve encore le temps et connaît le secret de donner des leçons de musique... universelle.

Le silence succède à tout ce bruit harmonieux. M. le Curé de Saint-Joseph est debout pour lire son rapport sur le bien accompli pendant le demi-siècle écoulé depuis les origines de l'Œuvre Salésienne. Nul, à Marseille, n'était plus apte et n'avait plus de titres pour écrire ces pages que celui qui a tant aimé et si bien secondé Don Bosco et en a été tant aimé et estimé par un juste retour.

Nous regrettons qu'il ne nous soit pas permis de louer comme elle mérite de l'être cette vue d'ensemble sur la vie et les vertus, sur l'œuvre et la méthode du saint Fondateur.

Nous voulons au moins signaler l'éloquent plaidoyer placé au bas de ce beau tableau plein de coloris et de relief (1). On verra que c'est la charité de l'apôtre qui a signé le récit de l'historien.

Rapport de M. le chanoine Guiol.

Jubilans est, et quinquagesimus annus (2).

C'est le Jubilé, c'est-à-dire la cinquantième année.

C'est Moïse qui a écrit cette parole au livre du Lévitique.

Elle établit que, par l'autorité souveraine de Dieu, et des Origines du monde, c'était un devoir de célébrer religieusement et joyeusement le jubilé cinquantième.

Plus tard, ces fêtes eurent un caractère spécial. Les Pontifes suprêmes ordonnèrent qu'à la fin d'un siècle on ferait des fêtes solennelles. Elles offraient à tous les membres de la famille catholique une occasion heureuse de rentrer en eux-mêmes, de faire pénitence, de se préparer ainsi à l'indulgence plénière, et d'obtenir la rémission des peines dues à leur péchés.

A l'imitation de ces grands exemples, il y eut aussi des fêtes jubilaires, après cinquante années de sacerdoce ou de mariage; cette fête s'appelle *les Noces d'or*.

Par une extension légitime, on a célébré des jubilés en mémoire des institutions qui, par leur importance, ont pris rang dans l'histoire des sociétés, des familles, des individus.

Des réjouissances exceptionnelles ont toujours mar-

(1) Nous reproduisons avec un soin religieux « l'éloquent plaidoyer » dont il s'agit; et nous tenons aussi à donner l'exorde qui est le portique de ce monument plan « de ce beau tableau plein de coloris et de relief. » Hélas! c'est l'extrême du luxe que notre gratitude peut se permettre dans nos colonnes. Des douze pages opulentes qui répondent avec un vrai bonheur d'exactitude, d'éloquence et d'édification aux trois questions de l'exorde, nos lecteurs n'auront guère qu'un très pauvre résumé; ils youdront bien nous pardonner. D'ailleurs la lecture du Don Bosco, par le docteur d'Espinex, leur mettra fidèlement sous les yeux le *D. Bosco* que M. le Curé de Saint-Joseph a su faire revivre dans l'excellent travail analysé ici.

(2) Lévitique, XXV, 11.

qué ces grandes époques de la vie qui rendent plus authentiques les faits qu'elles rappellent.

C'est ainsi que l'Église Catholique, il y a quatre années, a acclamé par les plus sympathiques et les plus respectueux suffrages le jubilé sacerdotal du Souverain Pontife, Sa Sainteté Léon XIII.

C'est ainsi que dans un avenir peu éloigné, au milieu des douloureuses préoccupations du moment et malgré les sinistres menaces qui sont à l'horizon, l'Église invite ses enfants à redoubler de respect, de confiance et d'amour pour la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ.

Elle veut qu'ils lui offrent un mémorable témoignage de vénération, un puissant adoucissement à l'amertume de ses épreuves, en déployant une très grande pompe dans la célébration du jubilé pontifical du Père commun de tous les fidèles.

Aujourd'hui, c'est un jeune mais très vaillant Institut qui, dans l'enthousiasme de sa filiale reconnaissance, veut rendre gloire à Dieu, l'auteur de tous les biens, et le bénir de sa maternelle protection en faveur de son Père, le vénéré fondateur que la sainte Église, nous en avons la ferme espérance, placera un jour sur ses autels.

Les détails que nous allons raconter sont, par la grâce de Dieu, tellement éloquentes en eux-mêmes, qu'il sera facile d'oublier et d'excuser l'imperfection du récit.

Mais les gloires extraordinaires de ce Jubilé n'en seront heureusement pas amoindries.

Elles rappelleront, en effet, toute une longue suite de vertus héroïques, d'industries surhumaines, de lentes apostoliques, de merveilles charitables, d'événements rares, d'interventions célestes qui ont illustré ces cinquante années d'apostolat. Elles ajouteront, dans nos cœurs, si la chose est possible, une nouvelle, respectueuse et enthousiaste vénération pour notre saint et bien-aimé Don Bosco.

Plus que jamais nous sommes fiers d'entourer son souvenir comme d'une auréole de gloire, en publiant les titres innombrables qui justifient et commandent notre profonde et légitime admiration!

Monseigneur, nous ne voulons pas entreprendre cette consolante mission sans réclamer vos indulgents suffrages.

Nous bénissons la Providence qui vous a rendu à notre affection dans la seconde partie de la solennité d'hier. Elle a daigné acquiescer à nos prières en vous ramenant au milieu de nous pour couronner les fêtes de ce solennel anniversaire.

Avec votre permission, Monseigneur, nous allons essayer de dire:

- 1° Ce qu'est Don Bosco.
- 2° Ce qu'est son Œuvre.
- 3° Ce qu'elle peut attendre de la piété des fidèles Coopérateurs ou Coopératrices.

I. — *Don Bosco*. Seule l'Église peut affirmer avec la garantie de l'infailibilité que Don Bosco est un saint. Mais on peut prévoir ce jugement si l'on examine la vie, les vertus et les œuvres de cet humble prêtre en qui Pie IX et Léon XIII, le clergé et les fidèles ont vu l'homme de Dieu. C'est qu'il a fait revivre avec une fidélité admirable la divine figure du Maître, le type accompli, l'idéal le plus parfait de la sainteté véritable. En effet, on retrouve en Don Bosco les caractères principaux de cette vie auguste. C'est d'abord la puissance sur les multitudes, attirée par la vertu qui se dégageait de l'être tout entier de Don Bosco: *Virtus de illo exibat* (1); c'est ensuite

(1) Luc. vi, 19.

l'humilité de celui que les respectueux empressés des foules poursuivaient partout, et qui disait, par son attitude toute surnaturelle, combien il se sentait un serviteur inutile : *Servi inutiles sumus ; quod debuimus facere fecimus* (1) ; c'est aussi le résultat de sa présence et l'efficacité de ses prières, dont les âmes et les corps éprouvaient les influences bénies : *Sanabat omnes* (2) ; c'est enfin son zèle pour le salut des âmes. La sienne avait ses premières préoccupations : *Sanctifico meipsum* (3) ; aussi pouvait-il demander avec ardeur celle de ses frères : *Da mihi animas, cetera tolle* (4). Les âmes d'enfants ont eu ses prédilections ; il leur a prodigué ses soins tendres, affectueux, maternels : *Tamquam si nutrix foreat filios suos*. Sa vie s'est usée dans l'exercice de ce grand ministère. Il y consacrait des journées entières, qui, commencées dès la première heure, se continuaient souvent jusqu'après minuit ; et chacun de ses petits pénitents croyait entendre Dieu-même par la bouche de Don Bosco : *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic* (5). En un mot, il guérissait et ses guérissons étaient durables. Il était la copie vivante du Maître, il le regardait et s'appliquait à faire comme lui ; il attirait les foules, il instruisait les foules, il transformait les foules, il servait les âmes pour les gagner à Dieu. Don Bosco était un prêtre selon le cœur de Dieu. C'est la condition de la véritable sainteté : *Perfectus omnis erit, si sit sicut magister ejus* (6).

II. — *L'Œuvre de Don Bosco*. La pensée qui embrasse toutes les vues de son fondateur est de servir la jeunesse et de se dévouer à elle, où que ce soit qu'elle se présente. Aucune autre institution religieuse n'a eu comme l'Institut salésien et dans une si large mesure le soin des enfants de la classe ouvrière, des enfants pauvres de tous les pays et de tous les climats ; s'il a une préférence, elle est au profit des pauvres, des abandonnés, de ceux dont la foi est en péril : ce sont eux qui dans les Oratoires ont la place préférée, parce que Don Bosco les aimait d'un amour particulier. Mais c'est pour leur âme qu'il les aimait ; aussi, dans son œuvre, tout était subordonné à son but apostolique : chercher les âmes pour les donner à Dieu.

La prière est le grand instrument de transformation des âmes dans les Oratoires salésiens ; elle obtient le pain de chaque jour, le pain du corps et le pain supersubstantiel ; de plus, elle sert à acquitter les dettes de reconnaissance contractées par les enfants à l'égard de leurs bienfaiteurs. L'étude et le travail manuel, fécondés par la prière, procurent aux chers petits de Don Bosco la science qui vient de Dieu et le secret du labeur honorable et sanctifié. Les étudiants de l'Oratoire salésien peuvent aspirer au sacerdoce et aux carrières libérales ; ils y arrivent de plus en plus nombreux. Les artisans font leur apprentissage dans d'excellentes conditions et deviennent de très bons ouvriers. Les uns et les autres apprennent la musique dans des vues toutes chrétiennes. Depuis le 2 juillet 1878, date de la fondation de l'Oratoire Saint-Léon, à Marseille, environ deux

mille cinq cents enfants y ont été reçus ; sur ce nombre, soixante ont embrassé l'état ecclésiastique ou la vie religieuse. Les Missions, les Filles de Marie Auxiliatrice, les vocations tardives, ce sont-là tout autant d'œuvres nées du cœur de Don Bosco. L'avenir multipliera ces merveilles ; nous en avons un garant dans cette esquisse fugitive du noble et majestueux édifice de la vie extraordinaire du serviteur de Dieu.

III. *Le rôle des amis de l'Œuvre de Don Bosco*. Ce spectacle consolant doit inspirer aux âmes chrétiennes des résolutions généreuses et surtout persévérantes. Pour le pain seulement, on dépense à l'Oratoire Saint-Léon 43,800 francs ; si l'on ajoute à ce chiffre celui des autres nécessités de la vie, on se trouve en présence d'un gouffre qui dévore, d'un abîme de misères qui appelle un abîme de charité.

On se demande quelquefois ce qu'on pourrait faire pour Dieu si bon, si paternel, si rempli de miséricorde et de charité. Voici la réponse : s'associer à l'œuvre de Don Bosco, faire du bien aux malheureux, venir en aide aux enfants pauvres, favoriser les œuvres de zèle et de charité, donner largement aux institutions catholiques qui ont la noble pensée de nourrir, d'élever les pauvres et les orphelins. Les efforts employés pour organiser l'Oratoire Saint-Léon ont, par la grâce de Dieu, produit d'heureux effets sans doute, mais ils ne sauraient suffire, car un jour ne passe pas sans qu'on reçoive des demandes d'admission et sans qu'on présente des enfants à recueillir. Pour favoriser ce zèle qui attend, il faut, avant tout, prier Dieu le maître, le seul maître qui bénit, protège et fait prospérer les œuvres. Mais la prière qui prépare le succès doit, dans la mesure du possible et d'une sage libéralité, être accompagnée par des actes. *Non diligamus verbo, sed opere et veritate* (1). Il faut que tous les chrétiens qui le peuvent soient, suivant la parole sainte, les coopérateurs actifs des œuvres de zèle et de charité : *Ut cooperatores simus veritatis* (2). Don Bosco a accompli cette rude tâche pendant sa vie, non sans une grande peine. Nous admirons son œuvre, nous sommes comme ravis du bien immense qu'il a opéré et qu'il continue par le ministère de ses fils. Soyons ses Coopérateurs dévoués. Demandons comme lui, demandons pour lui.

Les ressources nécessaires à l'Oratoire, — les aumônes, — sont recueillies de plusieurs manières.

Les dizaines. Dix personnes consentent à verser chaque année 2 francs : c'est un revenu annuel de 20 francs qui arrive à la caisse de l'Oratoire. C'est la plus faible des coopérations, mais rien n'est à négliger sur ce point. Il y a des souscriptions plus élevées. Les œuvres ne vivent que par ces secours. Les chiffres des souscriptions ne sont pas uniformes : on souscrit comme on veut, et sans engagement que celui d'un concours effectif pour l'œuvre, accompagné d'une très grande bonne volonté. Il y a les fondations des lits. Ils se préparent par des groupes charitables qui obtiennent 300 francs par an pour l'entretien d'un lit. Les souscripteurs acquièrent le droit de présenter un enfant à l'Œuvre. Ces diverses ressources sont recueillies par les Dames qui forment le Comité de l'Oratoire. Ce titre est loin d'être une sinécure. Il impose des sacrifices, de la peine, et réclame un inépuisable et infatigable dévouement. Les dames du Comité s'engagent à prendre part aux réunions et travaillent à lui procurer des ressources très souvent péniblement

(1) LUC. VI, 19.

(2) LUC. XVII, 10.

(3) MARC. I, 17.

(4) GENÈSE, XIV, 21.

(5) JEAN VII, 16.

(6) LUC. VI, 40.

(1) Saint Jean III, 8.

(2) Ibid. I, 8.

cherchées. Les fils de Don Bosco s'estiment heureux lorsque des personnes pieuses et charitables sollicitent la faveur de s'inscrire comme Coopératrice, pour servir les intérêts des enfants de l'Oratoire. La charité produit aussi ses merveilles et ses prodiges. On le sait bien à Marseille. Le vénéré Don Bosco lui rendait témoignage, il était compétent en pareille matière. Or, nous l'avons entendu affirmer que, de toutes les villes qu'il a parcourues, Marseille est celle où il a rencontré les plus abondantes aumônes. Il ne faut pas qu'elle cesse de faire honneur à cette flatteuse parole, si bien justifiée, du reste, par les succès matériels inouïs que l'Oratoire a obtenus dans un si court laps de temps.

Mentionnons deux exemples de pieuses libéralités qui se sont produites dans d'autres Oratoires.

Un jour, dans une Maison salésienne, le directeur de l'Oratoire entretenait à la chapelle son auditoire sympathique. Il lui disait la difficulté matérielle qu'il rencontrait pour transformer une grande salle en chapelle. Il déclara qu'il avait besoin de quatre mille francs pour accomplir ce projet. Deux jeunes gens, attachés à l'Œuvre, qu'ils protégeaient, entendirent cet appel. Arrivés dans leurs familles, ils s'étaient concertés entre eux et, avec confiance, ils firent à leurs parents la singulière proposition suivante :

« Père, nous voudrions répondre à la demande qu'a faite aujourd'hui le Père Supérieur de l'Oratoire, » en lui offrant chacun une somme de mille francs » que nous vous prions de nous avancer sur ce que » vous pourriez nous donner un jour, comme anticipation d'hoirie. Il faut trouver quatre mille francs ; » ce serait beaucoup si tout de suite il nous était » possible d'offrir la moitié de cette somme. »

Le père et la mère, surpris d'une pareille demande, voulurent réfléchir ; touchés des sentiments généreux de leurs fils, non seulement ils souscrivirent à leur demande, mais ils y ajoutèrent en outre leur offrande personnelle ; et les quatre mille francs furent trouvés, et la chapelle fut créée, et le Nonce du Pape à Paris voulut bénir lui-même cette construction improvisée dans l'Oratoire de Ménilmontant, rue Boyer, 28.

Ce n'est pas le seul exemple des innombrables inspirations charitables que l'Œuvre de Don Bosco a suggérées.

Une dame, veuve et sans enfants, avait en sa possession des bijoux et autres objets précieux qu'elle estimait à dix mille francs. La fondation de l'Oratoire de Ménilmontant l'intéressait vivement. Elle connaissait les embarras financiers de l'Œuvre et la difficulté énorme qu'avait le directeur pour se procurer des ressources (c'est la vocation de tous les directeurs des Oratoires de Don Bosco).

Un jour qu'elle était préoccupée de cette pensée, elle se dit : Cet argent ne produit rien. Je voudrais lui faire produire quelque chose. J'ai envie de vendre mes bijoux et de les transformer en argent monnayé ; ils deviendront utiles et serviront les intérêts des âmes. Cédant à cette impulsion charitable, elle vendit son trésor, en donna le prix au Supérieur ravi, et ainsi elle s'enrichit de mérites devant Dieu en se débarrassant de ses richesses.

Quand on fait un pareil placement, on n'est pas exposé à favoriser la cupidité des voleurs ou des héritiers avides qui, le plus ordinairement, oublient leurs bienfaiteurs, après avoir recueilli leur fortune. Que de personnes pourraient faire des placements semblables sans amoindrir leur bien-être ! Que de richesses improductives on garde mal à propos, alors qu'en ayant au cœur un peu d'amour pour les pauvres, on pourrait opérer un très grand bien. Deman-

dons à Dieu la réalisation de cette espérance. Ce n'est pas seulement à Ménilmontant que les directeurs d'Oratoires sont disposés à recevoir...

Mentionnons, en finissant, les générosités par testaments.

Elles peuvent avoir une très précieuse importance, seulement il faut agir avec une prudence extrême. Il est sage de ne pas prendre de résolution pratique sur ce point, sans demander conseil à des personnes compétentes, pour assurer la fidèle exécution de ces suprêmes libéralités. Le moyen le plus sûr, et qui est exempt de tout droit, consiste à être généreux de son vivant. Attendre d'être mort pour disposer de sa fortune, est une chose moins méritoire.

Mais dès l'heure présente, sans nous imposer de trop grands sacrifices, pensons à Dieu, aux pauvres, aux œuvres charitables et donnons-leur la part que nous leur destinons. C'est un moyen de donner deux fois, suivant le vieil adage : *Bis dat qui cito dat*.

Don Bosco traduisait cette même pensée en un pittoresque langage ; il disait : « Mieux vaut avoir une lumière qui dirige nos pas en avant, que cent lumières qui nous suivent par derrière. »

Concluons.

C'est aujourd'hui un jour de fête en l'honneur de Don Bosco.

Un bouquet lui sera agréable, car, au ciel, il ne saurait être insensible au bien que l'on pourrait faire à ses enfants.

C'est ce bouquet que nous sollicitons humblement, en plaçant notre demande sous le puissant et glorieux patronage de notre saint Fondateur.

MONSIEUR,

Nous avons terminé notre tâche. Nous voulons y joindre l'expression de nos remerciements les plus sincères pour la paternelle et bienveillante sympathie dont vous vous plaisez à entourer l'Institut salésien.

Comme gage des grâces d'En-Haut, nous vous prions de bénir, une fois encore, l'Œuvre et les ouvriers, afin qu'ils procurent la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Profonde a été l'émotion produite par ces considérations, ces faits, ces chiffres et cet appel final.

Monseigneur l'Évêque, qui avait lui-même prêté une attention soutenue à cette lecture, a bien voulu prendre la parole et prononcer une allocution dont nous ne pouvons donner qu'une pâle analyse :

Allocution de M^{sr} l'Évêque de Marseille.

Tout d'abord, Monseigneur l'Évêque a tenu à réparer la seule omission commise par l'auteur du Rapport qu'on venait d'entendre. Ce rapport est très intéressant, il est très édifiant, les faits y abondent. On voit bien que le vénérable rapporteur connaissait son sujet et aimait son héros.

Pourtant ce rapport n'est pas complet. Monsieur le curé de Saint Joseph n'a oublié qu'une personne, lui-même. L'Évêque de Marseille désire réparer cette omission. D'ordinaire, Notre-Seigneur, pendant sa vie mortelle, quand il accomplissait des prodiges, n'agissait pas seul. Il faisait intervenir ses apôtres. Le saint Évangile rapporte le rôle donné aux apôtres dans l'accomplissement du miracle de la multiplication des pains, ce symbole du prodige qui est reproduit dans l'Église, à l'égard des pauvres, par les héros de

la charité chrétienne, tel que fut Don Bosco. Ainsi Dieu donne aux saints personnages pour les aider à accomplir leur mission, des auxiliaires de choix.

Don Bosco a trouvé dans Monsieur le Curé de Saint-Joseph un prêtre comme lui dévoué aux âmes et ayant l'intelligence du pauvre. C'est ce qui explique pour une bonne part le rapide et merveilleux épanouissement de l'Œuvre à Marseille. Monseigneur l'Évêque a déclaré alors qu'il était heureux de pouvoir remercier publiquement l'auxiliaire dévoué de Don Bosco.

L'Évêque de Marseille tient à remercier ensuite la famille salésienne de tout le bien qu'elle accomplit dans sa ville épiscopale.

A l'Oratoire Saint-Léon, les dignes fils de Don Bosco recueillent les enfants pauvres, ils les environnent de soins, ils leur apprennent à aimer Dieu et les choses de Dieu, et dans ces vastes et beaux ateliers qui viennent de recevoir la bénédiction de l'Église, ils leur enseignent le travail chrétien. Le travail chrétien relève l'homme à ses propres yeux et aux yeux de la société. Il rend l'ouvrier heureux, il l'empêche de maudire son sort, de jeter des yeux de convoitise sur les membres de la société plus fortunés que lui, il le prépare à se sanctifier au milieu des labeurs d'ici-bas, et il lui fait mériter ainsi le repos, le bonheur sans mélange de l'autre vie.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quels sentiments ont été accueillies par l'assemblée les paroles du chef vénéré du diocèse. L'Église catholique étant une grande école de respect, les œuvres, quelles qu'elles soient, ne peuvent s'y passer de l'approbation des chefs hiérarchiques. Cette approbation est à la fois la condition de leur succès, leur force au milieu des difficultés, et en même temps, pour les catholiques, la meilleure garantie qu'ils ont bien placé et leurs sympathies et leurs générosités.

C'est la troupe de l'Oratoire qui a dit le mot de la fin. Car l'Oratoire Saint-Léon possède aussi sa troupe de petits acteurs qui jouent indistinctement — et sans se faire prier — la comédie, la tragédie, le vaudeville, l'opérette. Dans *Les deux petits Savoyards*, la note sentimentale était la dominante, mais c'était le meilleur de tous les sentiments, au dire de saint Paul, dont l'existence a été remplie de véritables tragédies consignées dans ses épîtres, puisque, à Damas, on le descendit dans une corbeille, par une fenêtre, le long de la muraille.

Les petits Savoyards, eux, furent jetés en prison parce qu'ils étaient venus troubler une fête en demandant la charité; mais les horreurs du cachot ne les empêchent pas de chanter, ils le font même si bien que ce chant a été un des grands succès de la pièce, jouée du reste avec beaucoup de naturel. Il va sans dire que le majordome si peu charitable, qui a maltraité les petits quêteurs, est, à la fin, sévèrement puni.

Au sortir de la salle des fêtes, voilà que l'Oratoire apparaît brillamment illuminé. Sur

la cour supérieure, les lanternes vénitiennes s'entrecroisent d'un arbre à l'autre. A la façade principale de l'édifice, chaque corniche a sa ligne de lampions multicolores, chaque fenêtre son transparent avec les armes des villes de France où existent des Maisons salésiennes. A la place d'honneur, en grands caractères de feu, ces mots qui traduisaient bien les sentiments de tous :

Gloire à notre Père Don Bosco!

Certes, tous ces honneurs qui lui ont été décernés en ces fêtes du cinquantenaire de la fondation, Don Bosco les méritait bien; mais dans l'Église catholique les hommages rendus aux saints remontent directement au Consommateur de toute sa sainteté, Celui qui, en couronnant les saints, couronne ses propres dons.

III.

Quelques témoignages.

Nous ne voulons pas terminer ce compte-rendu sans consigner ici quelques-uns des témoignages particuliers de sympathie dont cet anniversaire a été l'occasion.

Nous sommes obligé de choisir, car il nous faut être bref. Mais, en outre, que d'actes de charité nous ignorons! Beaucoup de personnes aux vertus antiques ont pour les journalistes modernes — même catholiques, même prêtres — à peu près le même penchant que l'on a pour les galeux ou les pestiférés...

Chants, musique, illuminations, tout cela laisse l'estomac vide et même... altère. Aussi bien, deux Coopérateurs ont pensé à envoyer des fûts de vin : l'un a opté pour le vin ordinaire, l'autre, un négociant bien connu et vieil ami de l'Œuvre, a envoyé du vin vieux.

De Valence, une Coopératrice répond qu'elle ne pourra pas être à Marseille pour les fêtes; mais puisque « à des noces d'or, il faut nécessairement de l'or, » elle expédie quelques pièces rousses.

Le vin ne suffit pas, si généreux soit-il. Des amis de l'Œuvre y ont pensé si bien que, ce jour-là, l'économe n'a pas eu à délier sa bourse pour le repas de la communauté. Tout a été fourni : légumes, viande de boucherie, volailles, dessert, avec abondance et non sans luxe. L'abondance était nécessaire, car il s'agissait du repas de plus de deux cents personnes. Il n'est pas jusqu'au cuisinier de la maison qui n'ait dû céder ses fourneaux. Une Coopératrice, très habile dans l'art culinaire, a tenu à se charger elle-même de tous les apprêts. Et nous savons que ce jour-là les enfants de l'Oratoire n'ont regretté ni les *largesses* de leur économe, ni le *talent* de leur cuisinier ordinaire.

Il est un témoignage que nous ne devons pas omettre de mentionner : c'est l'unani-

mité avec laquelle les Supérieurs des Ordres religieux et Congrégations établis dans notre ville ont répondu à l'invitation qui leur a été faite de participer à ce joyeux anniversaire. Nous ne voulons citer aucune lettre, mais il est bon, dans un siècle de désunion, de séparatisme, comme est notre siècle, de constater cette harmonie qui règne entre les ouvriers évangéliques, quelque différents que soient leur costume et leur règle, la portion du champ qu'ils cultivent, l'objet de leurs études, de leur zèle, de leur activité.

Il est bon de voir les fils des saints les plus illustres, des Benoît, des Dominique, des François d'Assise, des Ignace de Loyola, gloires les plus pures des grands siècles de foi, s'unir aux fils des pieux fondateurs des temps modernes, nos contemporains, et plusieurs nos concitoyens, les Mazenod, les Eymard, les Fissiaux, les Timon-David, pour dire aux fils de Don Bosco : « Oui, nous irons prendre notre part de vos fêtes, car nous admirons votre Père et ses œuvres. Nous faisons des vœux pour votre prospérité. Nous sommes avec vous. »

De son côté, la presse locale a témoigné ses sympathies pour une œuvre qui, une des dernières venues, occupe déjà une si grande place parmi nos œuvres de bienfaisance. Elle a annoncé, à titre gracieux, les fêtes du cinquantenaire et en a rendu compte (1).

Épilogue.

Dès l'origine du christianisme, la charité a été le signe distinctif qui révélait au milieu des païens les adeptes de la religion nouvelle. Le signe distinctif des chrétiens n'a pas changé. Mais, de nos jours, il doit apparaître dans une lumière plus vive que jamais, car l'égoïsme, l'amour de soi au mépris des intérêts, des droits, de la vie même des autres, s'est affirmé au cours de cette fin de siècle, dans des conditions particulièrement odieuses et effrayantes.

Si le mal paraît sans bornes, la charité chrétienne doit être sans limite. Certes, ils ne manquent pas, au milieu de cette société dont la surface si brillante cache tant de souffrances et de misères, les sujets qui sollicitent les bienfaits de la charité. Mais ne semble-t-il pas que ceux-là en ont le plus grand besoin qui sont aux deux extrémités de la vie humaine, les enfants et les vieillards ?

(1) Ici, la brochure donne les articles étendus et bienveillants du *Soleil du Midi*, de *La Croix de Marseille* et de la *Semaine Religieuse* d'Aix. Nous sommes heureux d'envoyer nos vifs remerciements à ces journaux et à tous ceux qui ont bien voulu s'occuper des fêtes jubilaires de Marseille.

Un homme s'est rencontré qui a beaucoup fait pour les vieillards pauvres, M. Le Pailleur, qui fondait pour eux l'Institut des Petites-Sœurs, en 1840.

Dès l'année suivante, Don Bosco fondait pour les enfants pauvres l'Institut salésien.

Nous ne voulons pas établir un parallèle entre ces deux grands hommes. Mais s'il était possible d'avoir un amour de préférence, le cœur ne pencherait-il pas vers l'œuvre destinée aux enfants ?

Oh ! rien n'est douloureux comme l'abandon du vieillard pauvre !

Rien n'est dangereux comme l'abandon de l'enfant pauvre !

L'enfant, c'est l'aurore et l'avenir, c'est la paix ou la guerre, la prospérité ou l'anarchie, la civilisation ou la barbarie. Et si tous les enfants pauvres étaient des fils dignes de Don Bosco, les asiles du Père Le Pailleur ne seraient-ils pas à peu près déserts ?

Oui, les temps sont mauvais ; les maladies, les catastrophes, les accidents font bien des victimes ; mais, malgré toutes ces causes indéniables de ruines, est-ce que la plupart des vieillards infortunés recueillis par ces mères selon la grâce que l'on appelle les Petites Sœurs, n'arrivent pas à cet asile parce qu'ils n'ont pas été chrétiens, ou bien, le plus souvent, parce que leurs fils ne sont pas chrétiens ?

Soutenir les Œuvres salésiennes, c'est donc faire œuvre de charité et de prévoyance, de religion et de patriotisme, c'est bien mériter de Dieu et de la société, des générations présentes et des générations futures.

Les Coopérateurs et les Coopératrices de l'Œuvre de Don Bosco ont l'intelligence de cette noble mission.

Puisque l'épilogue de ce compte rendu tourne naturellement au sermon, qu'ils laissent le narrateur-prêtre leur dire, avant de quitter la plume : Soyez mille fois bénis, et dans vos personnes et dans la personne de tous les êtres aimés assis à votre foyer !

LES ŒUVRES DE DON BOSCO hors de France

ESPAGNE.

GÉRONE. Le Patronage du dimanche. — Dans sa lettre annuelle aux Coopérateurs salésiens, le successeur de Don Bosco mentionne l'ouverture de nombreux Patronages du dimanche. Celui de Gérone, inauguré dans le faubourg de la

Manola avec 80 enfants, vit bientôt ce nombre monter à 200, parmi lesquels nos confrères reconnurent avec bonheur beaucoup de jeunes ouvriers des ateliers et des fabriques de la ville. La *Revista popular* de Barcelone, après avoir fait un tableau touchant de la bonté accueillante des Salésiens et des mille industries de zèle qu'ils déploient pour attirer la jeunesse à l'Œuvre, supplie les patrons « par les entrailles miséricordieuses de Jésus et de Marie, de ne point retenir au travail, le matin des dimanches et fêtes, les apprentis et les jeunes ouvriers, » afin qu'ils puissent penser à leur âme et se former à une vie chrétienne exempte de respect humain.

Cet appel à la foi des patrons et des industriels est de la plus douloureuse opportunité : nos confrères ont dû s'occuper des jeunes gens *de seize à dix-sept ans* qui n'avaient pas encore fait leur première communion ; plusieurs d'entre eux ignoraient même le *Pater*.

Le concours généreux que rencontrent les Salésiens chez les catholiques de Gérone développera rapidement l'œuvre naissante ; et l'heureux début que nous voulions enregistrer pour l'édification de nos lecteurs, peut être dès maintenant regardé comme le gage de fruits de salut abondants et durables.

BARCELONE. La nouvelle église dédiée à la Vierge Auxiliatrice au faubourg de Sarrià. — Les imposantes solennités de Turin, en mai dernier, ont eu à Barcelone-Sarrià un écho de piété que le *Bulletin* doit recueillir pour le porter au loin. Il s'agit de l'inauguration du chœur de la nouvelle église que l'Oratoire de los *Talleres Salesianos* est en train d'édifier à la Madone de Don Bosco.

Les 340 internes de l'Oratoire (dont 115 orphelins) remplissaient la petite chapelle provisoire, surtout lorsque les 200 enfants du Patronage du dimanche devaient assister aux offices ; il fallait aussi assigner une place convenable aux fidèles du bourg populaire de Sarrià.

Plusieurs de nos excellents amis de Barcelone prirent l'initiative de cette œuvre : au premier rang, nous trouvons notre regretté bienfaitrice, dona Dorothea Chopitea de Serra. Après avoir installé dans un vaste établissement les Filles de Marie Auxiliatrice, la pieuse matrone voulut doter d'une grande église l'Œuvre salésienne de Sarrià. Pour jeter sans retard les fondements de l'édifice, dona Dorothea demanda des ressources à une loterie, à laquelle furent assurées, dès la première heure, et la protection et les souscriptions des plus hauts personnages : nous avons nommé S. S. Léon XIII, Sa Majesté la reine-régente et les principales autorités de la cité. L'alcade de Barcelone, M. le marquis François Riu y Taulet d'Olerdola, prêta gracieusement une salle de l'Hôtel-de-Ville pour l'exposition des lots.

Le produit de la loterie, joint aux aumônes déjà recueillies, permit de commencer les travaux ; et le 26 mai 1889, Monseigneur l'Évêque posait la première pierre de la future église. On devine la consolation de dona Dorothea, qui, dès ce jour, appela

de tous ses vœux le prompt achèvement de l'édifice. « Marie, disait-elle souvent, Marie est le Secours des chrétiens ; et l'Espagne, qui doit tant à Marie, ne sera pas la dernière à l'honorer comme Elle le mérite. »

Les plans sont de M. Henri Sagnier, architecte distingué de Barcelone. Le nouveau temple de la Vierge de Don Bosco aura 25 mètres de long sur 16 de large. Il comprendra une seule nef, de style à peu près gothique ; les pilastres et le plafond sont dans le goût de la Renaissance. Le plafond, de bois sculpté, consiste en pièces polygonales ; il repose sur six pilastres semi-circulaires, lisses, qui se terminent par un buste d'ange de grandeur naturelle. Sous ce plafond, court une corniche ornée de riches décorations et de belles peintures ; on y lit l'antienne de la Vierge Auxiliatrice : *Sancta Maria, succurre miseris*, etc. Dix grandes fenêtres ogivales, de cinq mètres d'ouverture, sont pratiquées dans les parois entièrement lisses, sans décorations ni peintures.

Ces fenêtres, de forme toute simple, ont un cachet de gracieuse élégance ; et les vitraux sont d'un bel effet. Au-dessous et des deux côtés, règne une file de bancs munis de prie-Dieu. De l'autel s'élance un grand arc gothique dominé par l'image vénérée de Marie Auxiliatrice, qui trône au milieu des fleurs et des cierges.

L'ensemble est pieux, grave, et les détails très soignés. Plus de mille personnes pourront trouver place dans cette église. Les petits artistes de l'Oratoire de Sarrià exécutent eux-mêmes la plupart des travaux. Ainsi, la belle statue de la Madone de Don Bosco est l'œuvre des sculpteurs ; les menuisiers se sont chargés des boiseries, et les serriers, des belles fenêtres de fer forgé.

Enfin, un de nos confrères, professeur de dessin de los *Talleres Salesianos*, s'occupe des peintures.

Le 28 mai dernier, on a pu ouvrir au culte le chœur de la nouvelle église. Monseigneur l'Évêque de Barcelone a procédé à la bénédiction de la partie achevée. M. l'alcade et la Junta de Sarrià ont pris part à cette fête, qui avait réuni une foule considérable.

Un triduum d'actions de grâces couronna cette solennité. D'excellents orateurs sacrés de Barcelone voulurent bien prêter le concours de leur parole durant les trois jours. Le 29 mai, le Supérieur des Salésiens d'Espagne, D. Rinaldi, réunissait nos Coopérateurs pour la Conférence de règle. Et le service d'usage pour nos bienfaiteurs défunts laissa au devoir de la gratitude le dernier mot de ces fêtes salésiennes.

ALSACE-LORRAINE.

BASSE-ALSACE. Les impressions d'une Coopératrice après un voyage à Turin. — En novembre dernier, M^{lle} M. H. d'A*** (Basse-Alsace), guérie, voilà plusieurs années, d'une grave et longue maladie, à la suite de prières faites à l'Oratoire de Turin, a pu venir remercier Marie Auxiliatrice dans son sanctuaire vénéré. Afin de donner à sa gratitude la forme de l'apostolat, cette dévouée Coopératrice demande au *Bulletin* l'hospitalité.

talité pour ses impressions de voyage. Nous n'osons point priver nos lecteurs de ces lignes édifiantes. Chez plus d'un ami de Don Bosco, elles feront revivre le souvenir d'un pèlerinage à Turin, et des faveurs qui ont récompensé cet acte de confiance en Marie; d'autres âmes pourront aussi trouver dans cette lecture une source de grâces.

Mon voyage à Turin.

Turin, chère ville de mes rêves, je l'ai désirée pendant bien longtemps!... Et maintenant que tu es loin de moi, il ne me reste que le souvenir des joies que tu m'as réservées, et les tristesses que laissent après elles un bonheur trop tôt échappé...

Don Bosco! ce nom résume tout. Il est le passé, il est le présent, il est l'avenir. Il est tout, pour les cœurs qui l'aiment. A Turin, son souvenir vous suit partout. Cette humble chambre, dans laquelle il a vécu et souffert, et d'où il a pris son vol pour le ciel, elle conserve son austère simplicité. On est ému, on est touché jusqu'au fond de l'âme, en entrant dans cette cellule de religieux. Le lit couvert de fleurs avertit le visiteur qu'il ne doit plus chercher Don Bosco ici-bas.

Valsalice — vallée des saules — se trouve à une lieue de la rue Cottolengo, au sortir de la ville. C'est dans ses murs bénis, où se forme à l'apostolat une nombreuse phalange de jeunes clercs, enfants de D. Bosco, que reposent les restes précieux du bien-aimé Père. Une porte grillée doublée de verre, qui se trouve au niveau du sol, communique à l'escalier qui conduit au saint tombeau. Don Bosco vous apparaît là comme il était en réalité. Son image bénie est gravée dans le marbre blanc qui scelle son cercueil. La vénération, l'amour et le respect s'emparent de l'âme en présence de ce tombeau. Ce n'est plus la terre, mais le ciel tout entier qui se révèle à vous. Le silence, les pieuses émotions de l'âme, tout vous fait sentir que l'âme du Père tant aimé habite ces lieux. Qui dira les grâces obtenues devant ce saint tombeau!...

Don Bosco, en quittant les siens, leur a laissé son esprit. Dans ce cher Oratoire de la rue Cottolengo, tout parle de lui. Ce qui m'a frappée davantage, c'est le spectacle d'une charité à mille autres pareille, qui fait de la maison de Don Bosco une immense famille. Un grand nombre de religieux, tant prêtres que séculiers, et neuf cents enfants, habitent ce toit hospitalier. J'ai vu de près ce que c'est qu'un Salésien. L'amabilité qui attire, la simplicité qui met à l'aise, unies à la piété solide nourrie d'esprit de foi, voilà le portrait du prêtre de Don Bosco.

Le vénéré Supérieur Général, Don Rua, que j'ai eu le bonheur de voir plusieurs fois, et auquel j'ai parlé des Coopérateurs et des Coopératrices de ma province, m'apparaissait chaque fois comme une vision du ciel. Qui dira sa bonté!... Comme Notre-Seigneur, il attire les âmes. Quand on l'a vu une fois, on voudrait le voir toujours. Don Bosco, en le nommant son

successeur, donnait un autre Père à ses enfants. Le choix ne pouvait être plus heureux.

Don Rua occupe une partie de l'appartement de Don Bosco. La première chose qui frappe les regards, en entrant dans l'humble cellule, à la fois cabinet de travail et chambre à coucher, du vénéré Supérieur Général, c'est une toile représentant le bien-aimé Père Don Bosco. Elle se trouve debout, sur une table. Ce portrait est plus que tous les autres frappant de ressemblance. Si j'osais ici évoquer un souvenir, le plus cher de tous ceux que j'ai emportés de Turin, je pourrais dire des choses admirables du cher Don Bosco de la chambre de Don Rua.... Un jour où l'autre, la terre d'Italie, étonnée, s'inclinera devant un autre Saint!...

En traversant la rue Cottolengo, on arrive droit à la maison qui abrite les chères religieuses de Marie Auxiliatrice, filles de Don Bosco. Là également, on trouve dans son intégrité l'esprit du saint Fondateur. Toutes les figures sont épanouies; point de tristesse: tout est paix et contentement. Si l'âme souffre, elle sait se dominer et porter allègrement le poids de la douleur, sans en faire sentir les épines à ceux qui l'environnent. Là aussi on se sent réellement dans la maison du bon Dieu. La reine des vertus, la sainte charité, fait l'apanage des Filles de Don Bosco. Elles ont compris et mettent en pratique la devise de leur bien-aimé Père: Seigneur, donnez-moi des âmes! Et comme elles savent les conquérir!.... En quittant cette chère maison, on n'emporte qu'un regret, celui de ne point ressembler à ces amies de Dieu.

J'ai prié, et prié tout particulièrement pour tous les chers Coopérateurs et Coopératrices de mon pays, dans l'église si belle et si pieuse de Marie Auxiliatrice, et sur le tombeau béni de Don Bosco. Marie Auxiliatrice, dans son cher sanctuaire, vrai bijou de l'art, est plus particulièrement bonne à Turin. N'est-elle pas la Reine et la Mère des Salésiens? C'est par Elle que Don Bosco est si grand devant Dieu et devant les hommes. Tout, dans ce temple béni, parle du bien-aimé Père, tout redit son amour pour la Mère de Jésus. Mais le plus beau, le plus touchant hommage, celui qui va droit au cœur de la Sainte Vierge, c'est l'hommage des cœurs. Neuf cents cœurs d'enfants qui prient, voilà ce que la charité de Don Bosco et de ses successeurs réalise tous les jours. C'est le plus glorieux triomphe du Père aidé de ses fils...

Ajoutons que M^{lle} M. H., zélatrice ardente de Don Bosco en Alsace, se fait une joie de centraliser les offrandes des Coopérateurs gagnés à l'Œuvre par ses soins. C'est ainsi qu'elle peut de temps à autre remettre à Don Rua, comme elle l'a fait lors de son voyage à Turin, des offrandes représentant une somme peu ordinaire d'activité charitable.

AUTRICHE.

GORITZ. Les Œuvres de D. Bosco sur le littoral autrichien de l'Adriatique. — Vers la fin d'octobre dernier, M^{sr} Alpi, vicaire de S. A. le prince-archevêque de Goritz pour le littoral autrichien de l'Adriatique, donnait à nos Coopérateurs de cette région une Conférence, en vertu d'une délégation de notre vénéré Père Don Rua.

La personne de Don Bosco, ses entreprises saintes dans les deux mondes, l'institution des Coopérateurs salésiens et le rôle de ces amis providentiels, tel fut le thème de la conférence, qui excita chez tous les auditeurs un grand désir de propager les Œuvres de l'humble prêtre de Turin.

Le Comité décida qu'on remettrait à tous les Coopérateurs une feuille contenant les informations essentielles ayant trait à la Pieuse Société dont ils font partie.

Notre bien-aimé Père Don Bosco, qui souhaitait vivement étendre son action en Autriche, verra dans le zèle de nos amis du littoral de l'Adriatique le gage consolant du rôle réservé à ses fils dans le vaste empire catholique.

A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES.

PATAGONIE MÉRIDIONALE. — Visite de Monseigneur Cagliero et bénédiction de la nouvelle église à Puntarenas. — Depuis longtemps déjà, Don Fagnano, préfet apostolique de la Patagonie méridionale et de la Terre de Feu, souhaitait offrir aux fidèles de Puntarenas une église convenable. Au prix de lourds sacrifices et d'un labeur acharné, le vaillant missionnaire eut enfin la joie de voir son projet se réaliser.

L'édifice était à peu près terminé quand on apprit à la Mission la prochaine arrivée de Monseigneur Cagliero, qui visitait alors nos Œuvres de l'Amérique du Sud. Les travaux furent activés, et, le 14 février 1892, Monseigneur pouvait bénir lui-même la nouvelle église (1), avec une solennité dont le pays gardera le souvenir.

Les cloches, du haut de leur gracieuse tour en bois, donnèrent joyeusement le signal de la fête.

La procession, très nombreuse, comptait tous les élèves des écoles salésiennes, les Enfants de Marie, la Congrégation du Sacré-Cœur, etc., etc.

M. Daniel Briceño, gouverneur, et Madame Briceño avaient bien voulu accepter d'être parrain et marraine. Aux places d'honneur, on vit aussi, à côté des autorités civiles et militaires de

(1) Il s'agit de celle qui a été détruite par l'incendie dont parle Don Rua dans sa lettre annuelle (BULLETIN de janvier 1893). L'article ci-dessus, qui permet de se rendre compte de l'importance du désastre, prêterait une douloureuse et pressante éloquence à l'appel du successeur de Don Bosco.

la colonie, le commandant et quelques officiers de la corvette chilienne *Pilecomayo*.

L'édifice réunit tous les suffrages. Tout entier construit en bois abattu et travaillé à Puntarenas, il est en forme de croix latine, d'une longueur de 30 mètres sur 10 de large et 9 de hauteur. Les parois disparaissent sous des tentures piquées de fleurs. La voûte peinte en bleu, les pilastres ornés avec goût, les colonnes cannelées, les sculptures des chapiteaux de bois, tout s'harmonise pour former un ensemble qui charme le regard, réjouit le cœur et porte l'âme à Dieu. Le clocher, haut de 22 mètres, domine toute la ville et le détroit de Magellan; on ne tardera pas à y placer une horloge et un carillon que l'on attend d'Europe.

Durant la messe pontificale, M^{sr} Cagliero eut la consolation de conférer à l'un de nos jeunes confrères le diaconat; les Filles de Marie Auxiliatrice et leurs élèves chantèrent des cantiques avec accompagnement d'harmonium.

Dans une ardente allocution, Sa Grandeur félicita le peuple de Puntarenas de posséder une nouvelle église, en ajoutant que la fréquentation de la maison de Dieu est le thermomètre de la foi et aussi de la civilisation du pays.

TERRE DE FEU. — M^{sr} Cagliero à l'île Dawson. — En passant par Santiago, M^{sr} Cagliero, reçu en audience par M. Georges Mont, président de la République, avait manifesté le désir de visiter les Établissements salésiens de la Terre de Feu (2). Le premier magistrat du Chili non seulement acquiesça de grand cœur à cette demande, mais encore voulut bien mettre à la disposition de Sa Grandeur, pour cette visite, le *Pilecomayo*, stationnaire à Puntarenas.

En conséquence, quelques jours après la bénédiction de l'église, Monseigneur s'embarquait en compagnie de M. le gouverneur sur la corvette chilienne, commandée par un capitaine tout aimable, et montée par un équipage accompli sous tous les rapports.

Six heures de navigation laborieuse pour un vaisseau de guerre en dirent long à l'évêque salésien sur l'héroïsme des missionnaires de Don Bosco, qui vont tous les mois, avec des frères esquifs, visiter l'île Dawson et porter des vivres aux habitants...

Bientôt apparaît la Mission, protégée par le drapeau du Chili, arboré sur la demeure des Salésiens.

À la vue du vapeur, les Pères et les Sœurs disposent la population sur la plage, en deux groupes bien ordonnés. Tous nos Fuégiens ont des allures civilisées, de la tête aux pieds... exclusivement: pas moyen de leur faire tolérer les souliers. Au demeurant, propres et décemment vêtus, ils ont fort bon air; prodiges de saluts, ils ne laissent pas de trêve à leur chapeau et souhaitent le *bonjour* jusqu'à nuit noire et au delà.

Monseigneur eut auprès d'eux un vrai succès de curiosité. Ils le regardaient de tous leurs yeux et lui baisaient l'anneau en faisant mille grimaces réjouissantes.

À la chapelle, on récitait un *Te Deum*. Les petits Indiens firent entendre leurs jolies voix, déjà convenablement exercées.

(2) Nos lecteurs n'ont pas oublié que le Gouvernement du Chili a cédé pour vingt ans l'île Dawson aux Salésiens, à charge par eux d'y établir des Réductions pour convertir et civiliser les malheureux sauvages Fuégiens.

D'autres surprises nous attendaient dans les écoles. L'examen subi par ce petit monde cuivré fut un vrai triomphe. M^{re} Cagliero et M. le gouverneur de la Terre de Feu en étaient ravis. Lecture, catéchisme, arithmétique, nomenclature, écriture, rien ne les embarrasse ; et leurs connaissances, en toutes ces matières, sont aussi sûres et satisfaisantes que variées. Les petites filles, moins nombreuses, sont au même niveau que leurs petits compatriotes ; de plus, elles réussissent parfaitement dans les travaux de leur sexe.

Les missionnaires prêtres trouvent de précieux auxiliaires dans les religieux laïques, — les Frères — chargés d'initier les hommes à l'agriculture ou de leur apprendre un métier.

Les enfants de la Mission donnèrent aux visiteurs un échantillon de leurs mille talents innés pour les exercices les plus difficiles et les plus intéressants : réunir les vaches pour les traire, prendre au *luzzo* les jeunes veaux, loger des flèches dans la cible, lancer des harpons à coup sûr, etc., etc.

Cette Mission a grand besoin de posséder un bateau convenable pour relier Puntarenas aux diverses stations de missionnaires autour desquelles se forment les villages fuégiens. Les bienfaiteurs de ces vaillants ouvriers de salut ne doivent pas tolérer plus longtemps qu'ils se risquent sur des coquilles de noix dans des parages où la mer, toujours démontée, fait danser les gros navires eux-mêmes. D'autre part, c'est pour eux une ruine que de nolisier tous les mois une goélette... Un petit vapeur ferait l'affaire : souhaitons à Don Fagnano que la Providence ne tarde pas à le lui envoyer.

(D'après le *Porvenir* de Santiago du 4 mars 1892).

Les Fuégiens apôtres. — Le 5 mai dernier, Don Fagnano, qui s'était rendu à la Mission dont nous venons de parler, pour prêcher la retraite annuelle de nos confrères, prononçait le discours de clôture. Il engageait la communauté à obtenir de Dieu la grâce de voir de nombreux Indiens se rassembler dans l'île Dawson et vivre à l'ombre de la croix qui domine le village fuégien de Saint-Raphaël.

A la messe, onze indigènes avaient communiqué à cette intention.

Or, dans la matinée, vers dix heures, notre coadjuteur Asvini aperçoit deux pirogues qui cherchent à franchir la passe de la baie Harris et à gagner le port. Tout joyeux, il avertit le Préfet apostolique. Celui-ci braque sa lorgnette vers la pointe sud de la baie : ce sont bien deux pirogues !

Les Indiens du village les ont vues, eux aussi. Ils babillent à outrance et, par leurs gestes, offrent aux voyageurs une fraternelle hospitalité dans leurs cabanes.

Les deux pirogues font force des rames pour triompher du courant. Il pleut comme terre. A la proue de la première embarcation, un homme, debout, gesticule joyeusement comme pour saluer de vieilles connaissances... Enfin, il saute le premier sur la plage et court serrer la main aux coadjuteurs Ferrando, Sibosa et Asvini, leur présente les nouveaux venus, tout en faisant signe à la seconde embarcation d'aborder sans crainte.

Nos chers néophytes, fous de joie, sont tous sur la plage. Narguant la pluie, en un clin d'œil, ils ont tiré sur le sable les pirogues ; ils conduisent ensuite les arrivants dans leurs huttes et allument un grand feu pour sécher — au moins à

la diable — les misérables fourrures dont ils sont couverts tant bien que mal.

Entre temps, le coadjuteur Asvini, grand délégué aux *subsistances*, fait apporter des provisions. Pauvres gens ! Ils mouraient de faim... Viande, galette, pain, *graisse*, tout y passa : les vivres de la Mission ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête... Les femmes et les enfants surtout ne firent pas précisément la petite bouche...

Les Sœurs, qui étaient accourues, elles aussi, entreprennent alors de vêtir le moins sommairement possible les tout petits : ils le sont si peu !... Elles procèdent ensuite au *triage* des familles, pour assigner à chaque groupe une cabane séparée.

Cependant, Jacques Santiago, l'Indien qui venait d'amener ce *convoy* d'indigènes, se présente à la Mission. Il dit à D. Pistone et au Préfet apostolique avoir rencontré beaucoup de Fuégiens : quinze seulement avaient pu la suivre ; les autres allaient venir... ils préparaient leurs pirogues...

Pauvre Jacques ! Parti avec de chauds vêtements et des vivres en abondance, il revenait après avoir souffert de mille façons... Et dans quel accoutrement, grand Dieu !

Il se constitua ensuite le *cicerone* des nouveaux venus, sans leur faire grâce du coin le plus insignifiant. La résidence, les ateliers, les étables, tout fut visité, expliqué, prôné avec une verve amusante et d'un air qui semblait dire : « Eh bien, vous avais-je menti ? » Les pauvres sauvages, ahuris, suivaient leur guide : ils paraissent se demander d'où pouvaient bien sortir toutes ces merveilles.

D. Fagnano, obligé de se rendre sans retard à Puntarenas, recommanda vivement à D. Pistone les Indiens qui venaient d'arriver, tout en le mettant en garde contre leurs instincts de trahison.

Un secours important reçu de Don Rua peu de jours avant la mise à la poste de la relation que nous résumons, a permis au Préfet apostolique de vêtir chaudement les néophytes de Saint-Raphaël et de préparer un petit stock pour ceux que l'on y attend à brève échéance.

Nos chers Coopérateurs peuvent s'imaginer avec quelle gratitude à leur adresse D. Fagnano remercia le successeur de Don Bosco.

Nos confrères préparent l'établissement d'une nouvelle station au cap Peña, où ils espèrent attirer les *Onas*, tribu particulièrement sauvage et rebelle jusqu'ici à tout essai de civilisation.

La saison rigoureuse, qui commence en mai, ensevelit sous la neige ces terres australes et fait geler toutes les lagunes ; aussi faut-il cesser les missions *volantes*, que l'on donne en si grand nombre durant les bons mois de l'année.

CHILI. — Les Salésiens et l'« Asile de la Patrie » à Santiago. — Dans sa lettre annuelle à nos chers Coopérateurs, le successeur de Don Bosco signale, parmi les Œuvres de l'année 1892, l'ouverture d'une nouvelle Maison salésienne à Santiago du Chili, dans un local et sur un terrain historiques, connus sous le nom qu'on vient de lire : *Asile de la Patrie*.

Cette fondation mérite plus qu'un simple mot.

Le jour de l'Épiphanie 1892 en a vu l'inauguration solennelle, avec le concours de M. le président de la République, qui était accompagné de deux ministres et de plusieurs députés. Sur l'estrade d'honneur avaient également pris place : M^{re} l'évêque d'Ancud et M^{re} Cagliero, ce dernier venu de Patagonie pour visiter nos Œuvres du Chili.

Au début de la séance, les musiques instrumentales des deux Oratoires salésiens de Talca et de Conception jouèrent la *Canzon nazionale*. L'inscription de ce morceau en tête de programme et l'habileté des exécutants produisirent la plus heureuse impression.

Un prêtre de haut mérite, promoteur de l'*Asile de la Patrie*, Don Ramon Angelo Jara, depuis longtemps déjà très bon ami de Don Bosco, était tout désigné pour porter la parole. Son magnifique discours est la source à peu près unique à laquelle nous devons les détails de notre compte rendu, forcément condamné à être court. Grâce à Don Ramon, notre sobriété sera riche.

Le 16 juillet 1880, fête de N.-D. du Mont-Carmel, protectrice du Chili, D. Ramon prenait la direction de l'*Asile de la Patrie*. Dès ce moment, il souhaita la venue des Salésiens, qui ont une grâce spéciale pour unir le labeur à la prière.

Au temps de la colonisation du Nouveau Monde, un fait providentiel fit surgir près de Santiago une belle église et un couvent de Pères de la Merci ; les Filles de la Charité les y remplacèrent ; enfin l'aumône des fidèles permit de recueillir dans l'antique édifice, acheté par le diocèse, les fils des citoyens tués à l'ennemi.

Trois cent vingt-neuf pauvres petits, élevés dans l'établissement, sont devenus des chrétiens et des hommes ; ils font la joie de leurs bienfaiteurs et l'honneur de leur pays dans les différentes carrières qu'ils ont embrassées.

L'*Asile de la Patrie* avait réparé les désastres de la guerre du Pacifique. Aux termes de ses statuts, il devait recueillir ensuite les orphelins mis à la charge du pays par une nouvelle guerre ou autre calamité publique, mais à condition que ces enfants recevaient une éducation professionnelle. Les Salésiens de Don Bosco étaient naturellement désignés pour cette œuvre.

D. Ramon fit le voyage de Turin en vue d'obtenir la fondation désirée. Don Bosco répondit : « Ayez un peu de patience : cette œuvre se fera. » L'heure marquée par Dieu devait être celle de la guerre civile qui a désolé récemment le Chili.

Les Salésiens n'ont trouvé que des ruines. Cinq bataillons de soudards rendus au dictateur se sont emparés de l'*Asile* par un coup de force ; ils l'ont ravagé, en profanant l'Eglise, après l'avoir pillée.

Une fois de plus l'*Œuvre* de Don Bosco allait naître dans la crèche. Aussi n'est-ce point le hasard qui fixa la date du 24 décembre, veille de Noël, à l'illustre prélat chargé de donner l'être à la fondation ; et pour que la ressemblance fût complète, le jour de l'Épiphanie vit autour du berceau de l'*Œuvre* les grands de la terre, les autorités suprêmes du pays. Enfin, l'étoile des Mages brille sur le drapeau du Chili, et cette étoile, c'est Marie, protectrice de la République. L'aumône, la prière et la compassion, ce sont-là les trois présents que l'*Asile* recerra pour les orphelins dont il va se charger.

Sur le seuil de la maison que la charité leur ouvre, on n'arrêtera pas ces pauvres petits pour leur demander de quel côté leur père est tombé, dans la guerre fratricide... L'amnistie de la douleur est assurée à toutes les infortunes. En chacun des orphelins, la foi voit un héritier du ciel, et le patriotisme, l'espoir du pays.

Le dernier mot de ce discours magistral fut pour les fils de Don Bosco : « Recevez donc cette Maison, ô chers Salésiens ; et, au nom de l'Eglise qui la fonda, au nom de la patrie qui vous confie le dépôt sacré de ses orphelins, enfin, au nom du peuple, qui vous met au nombre de ses meilleurs amis, nous vous remercions d'avance de vos généreux sacrifices. »

La récompense, vous ne l'aurez point ici-bas : aux apôtres du bien, Dieu la réserve dans l'éternité. »

D'autres discours d'un vif intérêt furent ensuite prononcés par MM. Louis Barros Mendez et Guillaume Cox.

A son tour, M^{re} Cagliero prit la parole pour remercier, en quelques mots émus, le Chili tout entier de l'accueil si bienveillant réservé aux Salésiens par ce catholique pays ; et M. le président de la République, les ministres et les autres personnages présents à l'inauguration eurent une part privilégiée de ce tribut de gratitude. L'honneur insigne que leur venue procurait à la nouvelle fondation atteste que la protection dont ils ont couvert ses débuts assurera sa prospérité.

La cérémonie de l'installation terminée, on se rendit à l'église pour le chant solennel d'un *Te Deum* d'actions de grâce, en vue de remercier Dieu de l'heureuse arrivée des fils de Don Bosco.

Les ateliers de « l'Asile de la Patrie. » — Quatre mois après la solennité dont nous venons de parler, un excellent journal de Santiago, le *Porvenir*, donnait, dans son numéro du 26 avril, nombre de très intéressants détails sur le fonctionnement de la récente fondation salésienne.

Nous avons dit en quel état était le local au moment où nos confrères en prirent possession. Les premières aumônes payeront les réparations indispensables. Des ouvriers salésiens venus des Oratoires de Talca et de Conception eurent bientôt fait des lits, des bancs, des chaises, des armoires, des fourneaux, etc., etc. ; des cours sans emploi devinrent de précieux jardins potagers ; enfin, avantage autrement appréciable, les fils de Don Bosco pouvaient ouvrir au culte l'église « de la Reconnaissance nationale au Cœur de Jésus, » où les fidèles trouvent maintenant un service religieux diligent à souhait.

Bientôt une cinquantaine de pauvres petits furent admis à titre d'internes dans le nouvel établissement, où la charité chrétienne, le dévouement et l'habileté professionnelle de leurs maîtres les formeront à la vertu et aux joies d'un labeur intelligent, lucratif et sanctifié.

Jusqu'ici, les autorités ecclésiastiques et les personnes généreuses de Santiago ont été les seuls instruments de la Providence à l'égard de l'*Asile de la Patrie*. Mais la prospérité de cette Œuvre sera prise à cœur par tous les citoyens du Chili, puisqu'il s'agit de peupler la Maison d'orphelins mis à la charge de la République toute entière par la récente guerre civile. Et Dieu sait que ces enfants s'appellent légion...

PÉROU. Les Salésiens à l'Institut Sévilla de Lima. — La fondation salésienne obtenue par la *Société de Bienfaisance* de Lima est un fait accompli depuis plus d'un an. D. A. Riccardi ancien secrétaire de Mgr Cagliero à Patagones, se trouvait déjà au Pérou quand y arrivèrent les religieux et les Sœurs venant de Turin.

M. le président de la *Société de Bienfaisance*, Mgr l'archevêque, alors en tournée pastorale près du port où nos confrères ont débarqué, M. le capitaine de ce port, et bien d'autres personnes encore, ont reçu les fils de Don Bosco avec la plus affectueuse bienveillance. N'oublions pas non plus, parmi les amis qui les ont entourés d'attentions charitables, M. Cosime Mivielle, supérieur des Lazaristes, les Filles de la Charité de l'hôpital de Guadalupe, celles de sainte Thérèse à Lima,

où les Filles de Marie Auxiliatrice trouvèrent une cordiale hospitalité en attendant qu'on pût les installer dans le vaste local de l'*Institut Sévillà* (1).

L'inauguration de l'établissement, très solennelle, fut faite par S. G. Mgr. Emmanuel Tovar, évêque titulaire de Marcopolis, entouré de MM. les chanoines Tovar et Irigoyen, des prêtres de Don Bosco, des supérieurs des Lazaristes et des Rédemptoristes.

Après la messe pontificale, les invités allèrent visiter le local de l'Œuvre. L'installation est parfaitement adaptée à l'éducation professionnelle des jeunes filles que nos Sœurs doivent former à la vie chrétienne et aux travaux de leur sexe.

Bientôt, nous dit-on, un établissement pour les garçons complètera l'Œuvre.

Les catholiques du Pérou fondent sur l'apostolat salésien de sérieuses espérances pour l'avenir religieux de leur pays; et nous savons que les prières, l'appui et les générosités de nos amis de là-bas seconderont à merveille la bonne volonté des fils de Don Bosco (2).

ÉQUATEUR. — Une poignée de bonnes nouvelles. — Nous apprenons avec une joie facile à comprendre, que le culte de la Madone de Don Bosco se propage d'une manière admirable dans la *République du Sacré-Cœur*.

A Quito, l'Oratoire salésien — les *Talleres del Sagrado Corazon*, — a fêté le 24 mai, solennité de Marie Auxiliatrice, avec une véritable splendeur. M. le vicaire général donna la première communion à deux petits Indiens à la longue chevelure, admis à l'Oratoire en qualité d'internes.

Un de nos confrères, nouvellement ordonné, chanta la grand'messe.

Le sermon fut donné par le R. P. Supérieur du Jésuites de Guatemala.

Le même jour, à *Saint-Michel*, petite localité située entre Guayaquil et Quito, le colonel Mora, gouverneur de la province et Coopérateur salésien, organisait dans sa propre demeure une pieuse démonstration en l'honneur de la Vierge Auxiliatrice. Après avoir fait hisser le drapeau sur le palais provincial, le catholique gouverneur y réunit environ deux cents personnes devant lesquelles un prêtre du pays célébra la sainte messe, dans un riche salon transformé en chapelle pour la circonstance; et l'après-midi, l'officiant du matin fit un très beau discours sur la Madone de Don Bosco. Tous les auditeurs âgés de seize ans au moins demandèrent au Directeur de Quito d'être inscrit parmi les Coopérateurs salésiens.

Enfin, on nous écrit que le 26 mai, solennité de l'Ascension, a vu inaugurer l'*Exposition nationale de Quito*. Nos enfants y ont pris part; et leur musique instrumentale a concouru, avec celles de la ville et de l'armée, à charmer les visiteurs.

On trouve, dans les diverses galeries, des travaux exposés par les jeunes apprentis de Don Bosco.

(1) D'après la *Rivista Cattolica* de Lima.

(2) D'après l'*Opinione* de Lima.

VARIÉTÉS

Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud. (1)
(1800-1890).

Missions de la Patagonie.

(Suite).

Les missionnaires s'étant mis au courant de la langue et des mœurs des populations qu'ils venaient évangéliser, résolurent alors de pénétrer dans la Patagonie proprement dite. Une première expédition par mer échoua, à cause d'une horrible tempête qui repoussa leur bateau jusqu'au port d'embarquement. L'année suivante (1880), les missionnaires se mirent en route à travers la *Pampa*. De grandes consolations et des fatigues inouïes les y attendaient. Bien souvent ils n'eurent à manger qu'un peu de viande de cheval séchée au soleil; mais la plupart des caciques les reçurent avec empressement et leur permirent de faire entendre pour la première fois le nom du Sauveur Jésus aux enfants de la solitude. Dans cette expédition apostolique, les missionnaires purent donner le baptême à près de *cinq cents* personnes.

La mission de Patagonie, ainsi heureusement inaugurée, n'a fait que se développer dans les dix dernières années. On ne peut guère reprocher aux Patagons qu'un esprit d'indépendance, poussé, il est vrai, jusqu'à la susceptibilité la plus ombrageuse, et le vol des chevaux, vol qu'ils considèrent naïvement comme la compensation légitime de l'envahissement de leur pays. Grand, bien fait, l'allure martiale et décidée, le Patagon a peu de vices; il a conservé la notion assez juste du grand Esprit qui a créé le monde et qui gouverne par sa Providence; il vit généralement en paix avec ses congénères, traite avec humanité ses esclaves, et semble porter une vénération spéciale aux missionnaires: il sait parfaitement les distinguer des aventuriers qui ne viennent que pour l'exploiter.

Il connaît d'ailleurs assez bien la situation générale du pays pour comprendre qu'il ne peut résister au flot envahisseur de la civilisation, et que l'heure est venue pour lui d'entrer dans la grande famille du peuple chrétien. Malheureusement, depuis que le pays est ouvert, les mi-

(1) Extrait des *Missions Catholiques* du 25 novembre 1892. (Voir *Bulletin* de janvier).

nistres protestants, qui s'étaient jusqu'ici soigneusement tenus à l'écart, sont accourus, et, comme ils sont parfaitement outillés, ils ont déjà fait parmi ce peuple nouveau de nombreux prosélytes. De son côté, le Saint-Siège, pour aider aux progrès de la Mission, a érigé en 1883 un Vicariat apostolique de la Patagonie septentrionale et une préfecture apostolique de la Patagonie méridionale.

Le vicariat de la Patagonie septentrionale s'étend de la frontière du territoire, le Rio Negro, aux régions encore inexplorées de la Patagonie centrale; il confine, à l'Est, à l'Océan Atlantique; à l'Ouest, aux Cordillères des Andes et au Chili. Le nombre des catholiques est déjà de 25,000; il y a 2,000 protestants et environ 20,000 païens dans les régions déjà explorées.

1^o *personnel* : 1 Vicaire apostolique, 20 missionnaires prêtres, 8 cleres, 10 catéchistes.

34 Sœurs de Marie Auxiliatrice, 18 Sœurs du Sacré-Cœur.

2^o *œuvres* : 5 paroisses avec églises, 6 stations avec résidences et chapelles, 45 postes à visiter.

3 séminaires. — 4 écoles supérieures, 52 internes et 200 externes.

8 écoles primaires, garçons, sous la direction des missionnaires, 15 écoles du Gouvernement argentin. Total, 800 élèves.

3 écoles primaires, filles, sous la direction des Sœurs, 520 élèves.

20 écoles du Gouvernement, 200 élèves.

2 congrégations de jeunes filles, sous la direction des Sœurs.

1 hôpital à Carmen.

La préfecture apostolique de la Patagonie méridionale s'étend du fleuve Santa-Cruz au nord, à l'extrémité sud de l'Amérique, et de l'Océan Atlantique à l'est, aux montagnes des Andes à l'ouest. Les îles Falkland ou Malouines, la Terre de Feu et les îles nombreuses qui s'étendent à l'entrée et à la sortie du détroit de Magellan, dépendent de la mission.

Une partie du pays est sous le protectorat de la République Argentine, une autre partie appartient au Chili; les îles Falkland sont sous la domination de l'Angleterre. Les catholiques relevant de la préfecture sont au nombre de 3,000; ce qui donne environ 28,000 catholiques pour toute la Patagonie. Il y a de plus 800 protestants et environ 6,000 sauvages

païens dans les régions déjà visitées par les missionnaires.

Ce pays, très pauvre et très désolé, paraît offrir moins d'espoir aux travaux de l'apostolat. Les naturels de la Terre de Feu, ou *Fuégiens*, sont des sauvages complètement abrutis, dont on a pu voir, il y a quelques années, un spécimen au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne (Paris). Ils ont reçu à coup de flèches les premiers missionnaires qui se sont présentés pour leur apporter la bonne nouvelle.

1^o *personnel* : 1 Préfet apostolique, 10 missionnaires salésiens, 9 catéchistes, 12 religieuses de Marie Auxiliatrice;

2^o *Œuvres* : 1 paroisse à Puntarenas, sur le détroit de Magellan; 2 stations avec résidences, une dans les îles Falkland, et l'autre à l'embouchure du fleuve Sainte-Croix; 10 postes à visiter; 12 écoles, 600 élèves, 2 établissements de charité.

Entre la Patagonie septentrionale et la Patagonie méridionale s'étendent les plaines, encore inexplorées, de la Patagonie centrale. Provisoirement, ce pays est sous la juridiction du vicaire apostolique du Nord.

(A suivre).

GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE

Récolte préservée.

S*** (Vollhynie).

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je suis toute heureuse de pouvoir vous envoyer (pour vos orphelins) au nom de mon mari la petite somme de 12 roubles. C'est un *pour-cent*, provenant de la vente de notre *colza*, qui, ayant été menacé cette année d'une invasion d'insectes destructeurs, a été préservé.

J'avais conseillé à mon mari de le mettre sous la protection spéciale de Notre-Dame Auxiliatrice. Ce n'est pas la première grâce que nous obtenons par l'intercession de la Reine des Cieux. Aussi quoique l'avenir ne s'annonce pas gai et que plus d'un nuage nous menace à l'horizon, c'est avec confiance en la miséricorde divine que nous nous permettons d'aller de l'avant.

M. D.

Après une saison bénie.

L***, 2 Novembre 1892.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'avais promis, à N.-D. Auxiliatrice d'envoyer une offrande pour les orphelins de Don Bosco, si j'obtenais la grâce que je lui

demandais d'un travail soutenu pendant la saison qui vient de s'écouler. La Sainte Vierge a béni notre industrie et je viens m'acquitter de ma dette dans les proportions voulues. Je vous envoie ci-inclus, 105 frs. pour vos orphelins, 5 frs. pour une messe d'action de grâces, et 18 frs. pour une neuvaine de messes pour le soulagement des âmes du Purgatoire; soit en tout 128 frs, en un billet de banque de cents frs. et un mandat-poste de 28 frs.

Je vous demanderai encore, mon Révérend Père, de faire prier vos orphelins de nouveau afin que N.-D. Auxiliatrice m'accorde deux autres grâces que je sollicite. Si je suis exaucée, j'enverrai une nouvelle offre.

M. L.

Aux jeunes mères.

C*** le 18 Novembre 1892.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Ayant eu, après la neuvaine faite par vous à N.-D. Auxiliatrice, des couches extrêmement heureuses, je tiens à prouver ma reconnaissance à cette bonne Mère en vous envoyant la somme de 30 frs., en mandat-poste, promise à l'Oratoire Salésien. Je redoutais beaucoup l'épreuve que je viens de subir, et grâces à vos prières, je m'en suis sortie d'une façon vraiment remarquable. Je voudrais que toutes les jeunes mères apprissent par vos annales à quoi sert la dévotion à N.-D. Auxiliatrice.

N...

Épreuve écartée.

C*** 29 Novembre 1892.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je vous prie de vouloir bien faire insérer dans votre *Bulletin* les lignes suivantes:

« Gloire à Marie Auxiliatrice à qui j'ai eu recours et qui n'a pas permis que je contractasse un mariage tout à fait contraire à mes goûts. »

Je vous envoie, mon Très Révérend Père, un bon de 25 frs. pour les frais de cette insertion; le surplus sera pour votre œuvre.

N...

BIBLIOGRAPHIE

Fleurs de la Croix, par Emmy Giehrl (*Tante Emmy*). Traduit de l'allemand par une Coopératrice salésienne. Un bel in-8 de 300 pages. — Imprimerie Salésienne de l'Oratoire Saint-Léon, 9, rue des Romains, Marseille. — Prix : 2,50; franco : 3,00.

Ce livre, œuvre d'une âme d'élite, a été vécu, au sens le plus chrétien du mot. Près de trente ans passés sur un lit de douleurs, au milieu des plus fortes épreuves, ont initié l'auteur au mystère de la souffrance sous toutes ses formes. Chargée d'une lourde croix par le divin Maître, elle l'a portée noblement à sa suite et l'a placée au

pied du Calvaire. Là, elle a senti son âme s'élever, s'agrandir, planer au-dessus de toutes les misères de ce bas monde, en oubliant les joies et les consolations pour ne penser qu'aux âmes plus malheureuses que la sienne, parce qu'elles n'ont pas su comme elle trouver leur point d'appui sur-naturel.

C'est donc à ses compagnons de souffrance (et ils sont nombreux, hélas !) que s'adresse M^{me} Emmy Giehrl, l'écrivain si sympathique, si justement apprécié du monde littéraire et surtout de la jeunesse et de l'enfance, auxquelles elle se dévoue spécialement, dans ses heures de calme relatif.

Elle médite avec les pauvres malades, elle prie avec eux, relève leur moral abattu, et sait leur inspirer une douce gaieté. D'elle-même elle parle peu, assez cependant pour qu'elle paraisse ce qu'elle est réellement, une amie sainte et dévouée.

Son livre sera le compagnon assidu du malade solitaire, comme de celui qui est entouré de soins affectueux. Il mérite d'être traduit dans les langues les plus connues de l'Europe et d'avoir partout le succès qu'il obtient en Allemagne.

Les œuvres perdent à la traduction; et pourtant l'auteur, qui connaît à fond la langue française, a bien voulu témoigner sa satisfaction à la traductrice.

Traduire les *Fleurs de la Croix*, c'était une grâce, malgré les difficultés, bien adoucies par l'union des pensées entre l'auteur et la traductrice. Puissent les lecteurs trouver aussi dans ce livre les plus douces consolations et y goûter les sublimes enseignements de la Croix. Déjà trois éditions successives ont paru en Allemagne; nous sommes sûrs qu'en France les *Fleurs de la Croix* auront de nombreux lecteurs, — même après les beaux ouvrages de l'abbé Perreyre, d'Ozanam et de tant de pieux écrivains, — pour la gloire de Dieu, de N.-D. Auxiliatrice et aussi pour les pauvres orphelins salésiens, auxquels auteur et traductrice seront si heureuses de venir en aide.

Roseline. Gracieuse plaquette de 69 pages, avec photographie. A la même librairie. Prix 1,00
Franco 1,20

Elle est allée rejoindre au ciel les anges ses frères, avant d'avoir atteint sa huitième année, cet ange de la terre qui s'appelait Roseline de Lapeyrouse. Mais, avant de partir, elle a laissé de exemples qui feront plus de bien à l'âme d'un grand nombre d'enfants que de longues instructions.

Une délicieuse petite plaquette, imprimée à l'Œuvre de Don Bosco, reproduit cette charmante physionomie, et ces pages consacrées à une enfant si jeune et déjà si sérieuse, si charitable, si détachée d'elle-même, sont pleines de choses utiles et de suaves parfums. Elles n'ont été écrites par la mère honorée d'un tel trésor que pour l'instruction de ses autres enfants. Mais nous tenons à les signaler à toutes les mères comme un puissant auxiliaire. En les lisant, elles comprendront ce qu'ont été autrefois les Cécile et les Agnès, et elles croiront plus facilement à la *Vie des Saints*.

Voici d'ailleurs la lettre bien significative adressée par M. Payan d'Augéry, vicaire général, à la mère de Roseline :

« MADAME,

« Nous avons lu en famille votre chef-d'œuvre d'amour maternel. Quelle énergie il vous a fallu pour

commander à vos larmes, quand vous teniez la plume, alors que nous avions tant de peine à retenir les nôtres en suivant ou écoutant avec vous votre angélique Roseline !

» Vous avez raison, Madame, de ne pas garder pour vous ce qui vous reste d'un tel trésor : son souvenir. Nulle plume ne pouvait, mieux que la vôtre, faire revivre cette charmante enfant, qui, grâce à vous, après avoir été la joie de votre maison, deviendra le modèle de ses jeunes contemporaines.

» Rien n'est plus utile, à l'heure actuelle, que ce que l'on fait pour les enfants, et si on croit les instruire par ce qu'on appelle les leçons de choses, combien on les enseigne plus efficacement par les exemples vivants qu'on place sous leurs yeux !

» Vous ne pouviez leur en offrir un plus intéressant, plus édifiant, ni plus admirable : que de mères, en vous plaignant d'avoir perdu une telle fille, vous porteront presque envie d'avoir su si bien la former ! Le sang des saints n'a pas quitté votre foyer ; comme les saints, on y sait vivre pieusement dans la joie, et surnaturaliser la douleur par la résignation avec laquelle on la supporte.

» Merci, Madame, de m'avoir associé à votre deuil et à vos espérances.

» Agréez l'hommage de mes plus religieux sentiments.

« A. PAYAN d'AUGÉRY, V. g. »
(*L'Écho de N.-D. de la Garde*).

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 janvier au 15 février 1893.

France.



RENNES : S. E. le cardinal Charles-Philippe Place, archevêque de Rennes.



AIX : M. le chanoine J.-B. Chaix, *Aix-en-Provence*.
— M. le chanoine Jean Gautier, vicaire à Saint-Trophime, *Arles*.

— M. l'abbé Giraudon, curé-doyen de Peyrolles.

BAYONNE : M. le chanoine Cazeaux, curé de Biarritz.

CAMBRAI : M. l'abbé Bruaux, curé de Troisvilles.

FRÉJUS : M. l'abbé Tampon, curé de Saint-Cyr-de-Provence.

MARSEILLE : M. le chanoine J.-B. Magnan, curé de Saint-Jean-Baptiste, *Marseille*.

MEAUX : M. l'abbé Jarry, curé-archiprêtre, *Coulommiers*.

SOISSONS : M. l'abbé Aubry, curé de Jouaignes.

VERSAILLES : M. Maurice Grataloup, en religion frère Marie-Emmanuel, monastère de Port-Colbert, *Versailles*.



ORLÉANS : Sœur Marie de Chantal Schwartz, à la Visitation, *Orléans*.



AIX : M. Autheman père, *Salon*.

ARRAS : M^{lle} Clémence-Bibiane Petit, *Oisy*.

AVIGNON : M^{lle} Mélanie Armand, *Valréas*.

BEAUVAIS : M. Paul Mañinier, *Clermont*.

CAMBRAI : M. Léon-Auguste Scrive, *Lille*.

— M. le docteur Bertrand-Valentin Caze-
neuve, *Lille*.

— M^{me} Vve Flipo-Hollebecq, *Turcoing*.

DIJON : M. le vice-amiral Louis-Amédée Ribourt, *Dijon*.

— M^{me} la C^{tesse} de Gévaudan, *Dijon*.

FRÉJUS : M^{me} la C^{tesse} de David-Beauregard, *Hyères*.

GRENOBLE : M^{me} la Maréchale Randon, *St-Ismier*.

LAVAL : M. Gannerie, *Grez-en-Bouère*.

LE MANS : M. Guillaume-Gabriel Rousseau, *Le Mans*.

— M^{me} Péan, *Le Mans*.

LYON : M^{me} de Chabert, *Lyon*.

— M. Antoine Delobre, *St-Étienne*.

MARSEILLE : M. Jules Dupré, *Marseille*.

— M. Léon Roubaud, *Marseille*.

— M^{me} Henri Bonnasse, *Marseille*.

— M^{me} Depouzier, *Marseille*.

— M^{lle} Élisabeth Inesi, *Marseille*.

— M. Pastoret, *Marseille*.

MONTPELLIER : M^{me} Charles Vidal, *Clermont-de-l'Hérault*.

NICE : M^{me} Fricero, née Joséphine Kobervein, *Nice*.

— M^{me} Vve Thérèse Fourey, *Nice*.

PARIS : M. Antoine Champeaux, *Paris*.

— M. Nicolas Kuntzelman, *Paris*.

— M^{me} Marie Miller, *Paris*.

— M^{me} Mortimer-Ternaux, *Paris*.

— M^{lle} d'Autard de Bragard, *Paris*.

REIMS : M. Joseph Carré, *Châlons-s.-Marne*.

RENNES : M^{me} la marquise de Breuilpont, *Rennes*.

ST-DIÉ : M^{me} Billon, *Épinal*.

SENÉGAL : M. Édouard-Gabriel-Raymond Gauja, *Saint-Louis*.

SENS : M^{lle} Aurélie Daillaud, *Joigny*.

TOULOUSE : M. de Gilède-Pressac, *Auterive*.

— M. le Comte d'Hautpoul, Ch^{au} de la
Terrasse, *Carbonne*.

VERSAILLES : M^{me} Vve Larglantier, née Catherine-
Éléonore Isely, *Chaville*.

Etranger.



ALSACE-LORRAINE : M^{me} Victoire Feber, née Sie-
bert, *Strasbourg*.

BELGIQUE : M. le comte Antoine-Charles Henne-
quin de Villermont, *Saint-Roch*,
Courin.

ESPAGNE : Don José-Manuel de Goyenèche y Cam-
mio, comte de Guaqui, duc de Vil-
lahermosa, comte de Luna y de
Guara, *Madrid*.

HOLLANDE : La Révérende Mère Madeleine, Fran-
ciscaine, *Bunde*.

ITALIE : M. le comte Charles-Félix Sallier de la
Tour, marquis de Cordon, *Turin*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à **Don Le-
moine, 32, rue Cottolengo, Turin**, avant le 15 :
celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un
mois. L'inscription sur cette liste est gratuite : quand une of-
frande accompagne la demande d'inscription, cette offrande fi-
gure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins
que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières
désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-
même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société
Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages,
les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter.
Les Coopérateurs prières voudront avoir bien de fréquentes in-
tentions au saint Sacrifice de la Messe : tous les autres offri-
ront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour
procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies
par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Autr. ecclésiast. - Gérant : JOSEPH GAMBINO.
1893 - Imprimerie Salésienne.